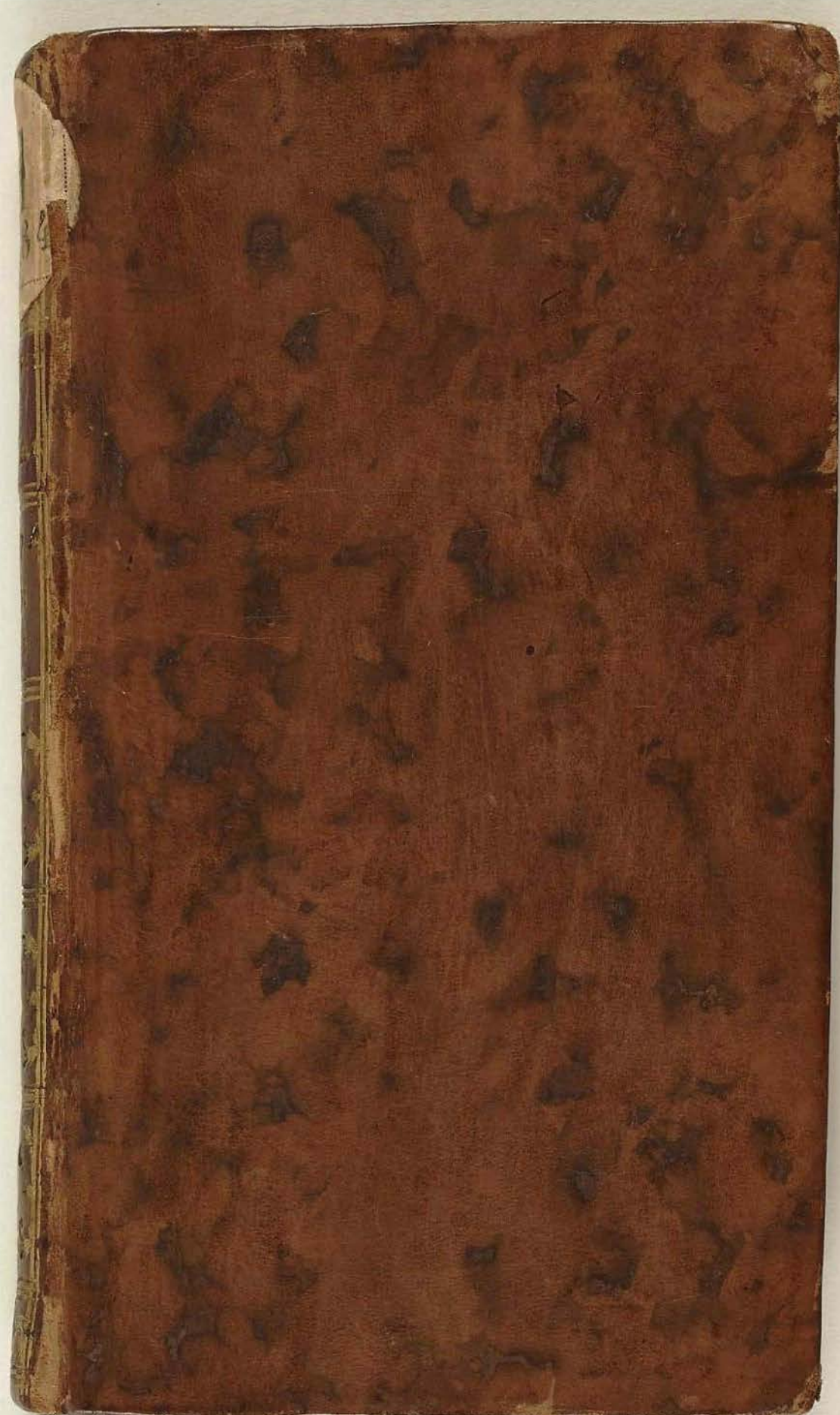
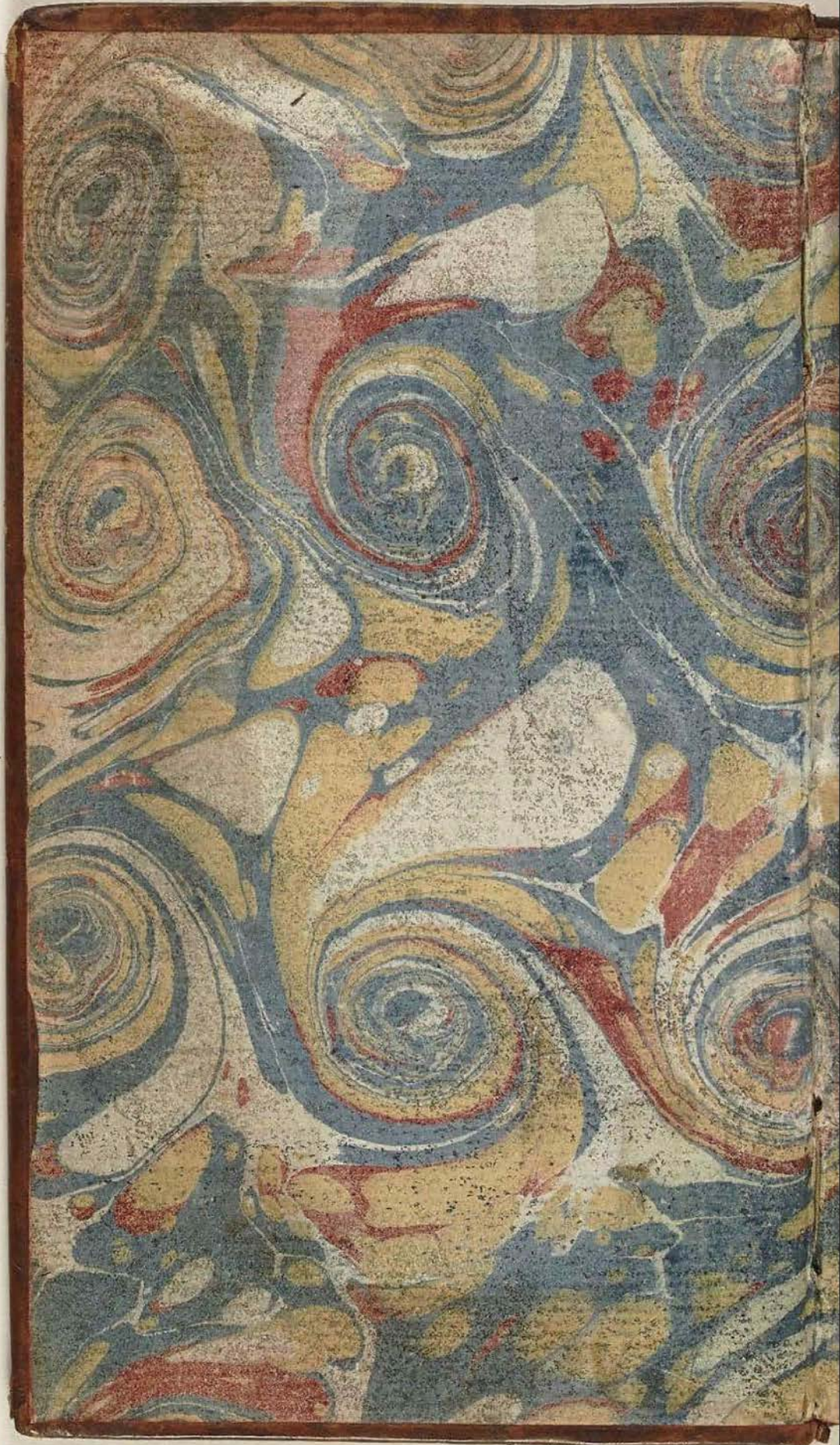
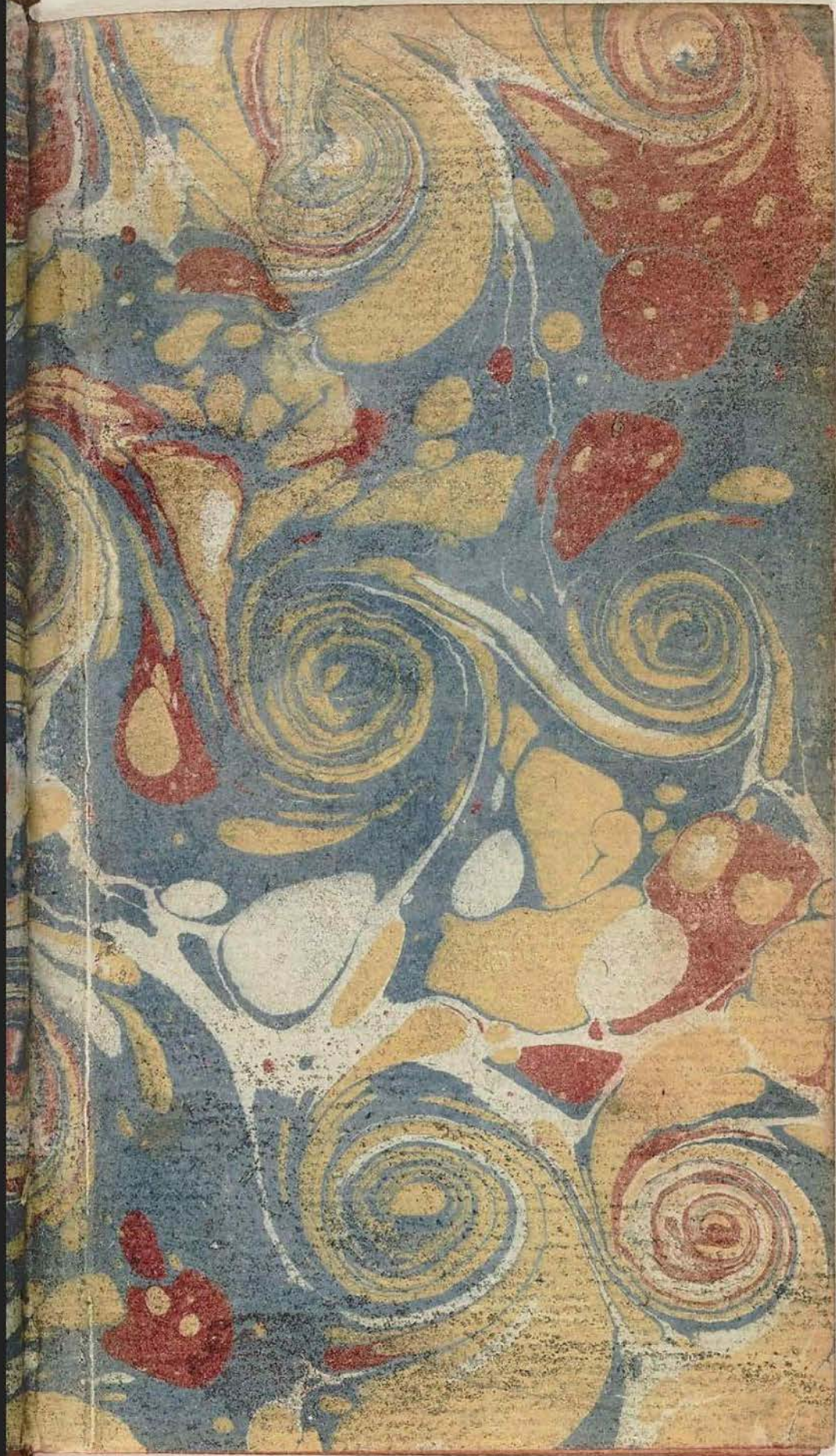
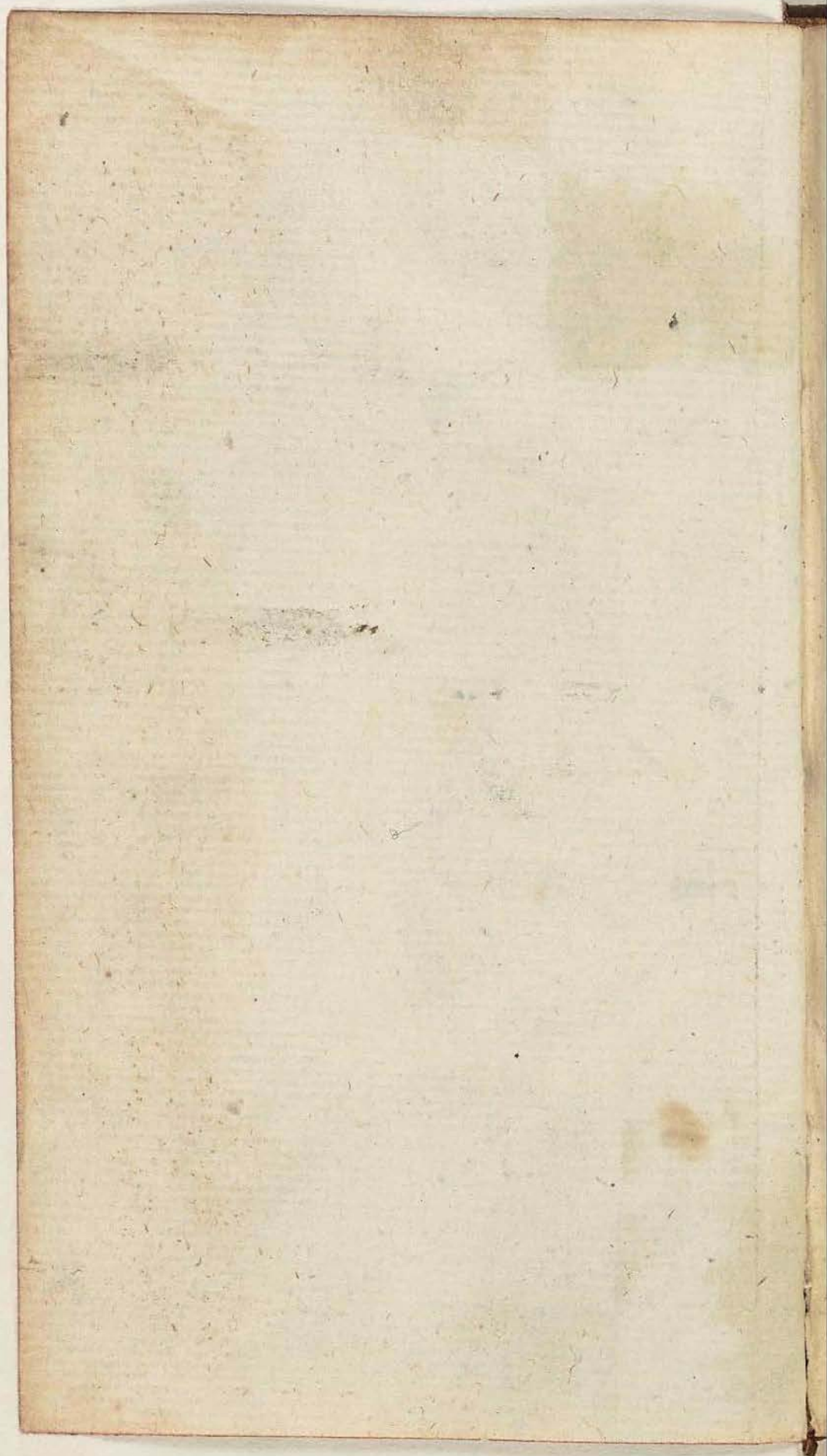










12701

12701

H

18701. ^{Bia} —
H. ^{Nes.} —

LE MERCURE GALANT.

Contenant tout ce qui s'est passé dans
les Armées du Roy, & dans les
Ruelles pendant l'année 1673. avec
une douzaine d'Histoires nouvelles,
& grand nombre de Pieces Galantes,
tant en Prose qu'en Vers.

TOME VI.



A PARIS,

Chez HENRY LOYSON, au Palais, dans
la Salle Royale, à l'entrée en montant par
le grand Escalier qui regarde la Place
Dauphine, aux Armes de France.

M. DC. LXXIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

8-H 26484

Table des Matières

TABLE DES MATIÈRES

du sixième Tome

Le second Comte de Montfort
de Canon

Magnificence de M. le Duc d'Essex
à Rome

Arrivée à Cologne de tout les ducs
d'Allemagne qui y doivent assister

la Paine
à Paris

Le Roy d'Angleterre Charles II. le
Comte de Salisbury pour com-

mander les troupes d'Angleterre
à Paris

Le Roy Charles II. le
Comte de Salisbury

à Paris



TABLE DES MATIERES du Sixième Tome.

L E Mal de Mere, Nouvelle.
Second Combat naval à coups
de Canon.

Magnificence de M. le Duc d'Es-
trées à Rome.

Arrivée à Cologne de tous les Am-
bassadeurs qui y doivent traiter
la Paix.

Lieu choisy pour les Conférences.

Maniere dont on doit traiter.

Le Roy d'Angleterre choisit M. le
Comte de Schomberg pour com-
mander ses Troupes destinées pour
faire un Débarquement.

La Reyne joint le Roy à Rhetel, &c.

T A B L E.

*Monsieur vient voir M. le Due
de Valois.*

*Chanson nouvelle de M. de la Cor-
niliere, dont l' Air a esté fait par
M. Lambert.*

*Impromptu de M. le Duc de R....
sur lequel Mes. Lambert & le
Camus ont fait chacun un Air.*

*Autres Paroles mises en chant par
M. Lambert.*

*Autre Chanson dont une Dame de
Caën a fait l' Air & les Paroles.*

*Paroles sur l' Air d'aimable Jeu-
nesse, faites par un grand Prince,
contre la Vieillesse.*

*Nouvelle Academie galante, qui
s'assemble une fois la semaine, &
dont chaque Assemblée n'est ou-
verte que par un Discours qu
regarde l' Amour.*

*Plusieurs Sonnets de diferents Au-
theurs sur la prise de Mastric.*

TABLE.

*Chanson sur la prise de Mastric.
Dialogue d'un Berger & d'une
Bergere, mis en musique par
M. Vignon.*

*Sonnet de M. de Corneille l'aîné,
sur la prise de Mastric.*

*Nouvelles Portes pour l'embellis-
sement de Paris, sur les Dessesings
de M. Blondel.*

*Pierres d'une longueur prodigieuse
tirées des Carrieres de Seve, pour
le grand Portail du Louvre.*

*Madrigal de Mad. de Scudery,
sur la prise de Mastric.*

*M. le Chevalier de Harcourt, Ge-
neral des Galeres de Malte, prend
plusieurs Vaisseaux de la Cara-
vane d'Alexandrie, avec deux
Gallions.*

*M. de Monbas est condamné à la
Haye, quoy qu'il se soit justifié
de ce qu'on luy imputoit.*

TABLE.

*Magnificence de M. l'Evêque de
Strasbourg à Cologne.*

Arrivée du Roy à Nancy.

*Sa Majesté y fait travailler aux
Fortifications.*

*M. le Duc Mazarin traite à Vin-
cennes Monsieur & toute sa Cour.*

*Regale donné à S. Oüen à S. Altesse
Royale & à toute sa Cour, par
M. de Boisfranc Surintendant
des Finances de sa Maison.*

*Défaite du Prince Maurice proche
le Fort de l'Ecluse noire, par les
Troupes de M. l'Electeur de
Cologne, commandées par M.
de Mornas.*

*Description d'une Feste surprenante
pour la prise de Mastric, faite par
M. le Marquis de Castres, Lieu-
tenant de Roy en Languedoc.*

*M. de Gemarais Lieutenant de
M. le Chevalier d'Amours dans*

TABLE.

- le Regiment de Rambure, defend
avec vingt-cinq Hommes une
Redoute aux environs de Bomel,
contre cinq cens Ennemis qui le
viennent ataquier avec du Canon.
Sa Sainteté verse des larmes de
joye, en apprenant la prise de
Mastric.
- Depart de l'Empereur pour aller
faire la Reveuë de ses Troupes
à Egra.
- M. le Duc de Savoye envoie à
Nancy le Collier de l'Ordre de
l'Annonciade à M. le Marquis
de S. Maurice son Ambassadeur
en France.
- Belle Action de M. Repaire Pre-
mier Capitaine & Major du
Regiment de la Reyne.
- Distribution des Prix de l'Aca-
demie Françoisse le jour de la
S. Louis, en presence de M.

TABLE.

*l'Archevesque de Paris, & de
M. Colbert. Celuy de la Prose
est donné à M. l'Abbé de Mau-
pertuis; & celuy des Vers à M.
de Genest. Apres la lecture de
leurs Ouvrages, M. l'Abbé Ta-
lemant fait un Discours à la
gloire du Roy, admiré de toute
l'Assemblée.*

*Mort de M. l'Abbé d'Aubignac.
Noms de ceux de son Academie
qui en pouroient estre Directeurs.*

Modes nouvelles.

*Elegie sur une Ioüissance, en songe.
Vers sur l'Histoire du Moineau du
cinquième Tome du Mercure
Galant.*

*Lettre à une Dame de Nimegue,
touchant ce que l'Autheur pen-
soit de toutes les Femmes de
Holande.*

L'Echange, Nouvelle.

Eglogue

TABLE.

Eglogue de Celimene & d'Amarillis.

Le Divorce de l'Amour & de l'Hymenée, à Iris.

La Folie, Nouvelle singuliere.

Articles d'union entre Licidas & Arelise.

Depart du Roy pour l'Alsace, & ce qui se passe pendant son voyage.

Prise de Treves.

Retour du Roy à Nancy.

Reprise de l'Isle de Sainte Helene par les Anglois sur les Holandois.

Noms des Vaisseaux qu'ils ajoutent à cette Conqueste.

Monsieur de Turenne marche en bataille aux Ennemis.

Ordre de Bataille de l'Armée de ce Prince.

Reprise de Narden par les Espagnols joints aux Holandois.

Messieurs les Comtes de Gassion &

T A B L E.

du Roure leur dèfont quatre cens
Hommes proches de leur Camp.
Renouvellement des Capitulations
ou anciennes Alliances entre la
France & le Grand Seigneur,
par les soins de M. le Comte de
Nointel.

M. le Comte de Guiché prend une
Redoute que les Imperiaux a-
voient prise, & taille en pieces
un Regiment de Croates.

Reception de M. le Duc de Soubise
en la Charge de Capitaine-Lieu-
tenant des Gendarmes de sa Garde.
Sa Majesté reçoit aussi M. le
Marquis de S. Luc en celle de
Capitaine Sous-Lieutenant de
la mesme Compagnie.

M. l' Evesque de Vvurtzbourg
manque à la parole qu'il avoit
donnée d'estre neutre, & les effets
que cela produit.

TABLE.

- Retour de Sa Majesté à Paris.*
Belle Action de M. de S. Clas.
Heureux succès de la Negotiation
de M. de S. Romain Ambassa-
deur de France en Suisse.
Les Espagnols declarent la Guerre,
afin d'avoir la Paix.
Défaite de six-cens Cuirassiers de
l'Armée Imperiale par M. le
Comte de Guiche.
L'Academie Françoisse vient faire
compliment au Roy sur son heu-
reux retour, la parole portée par
M. Talemant, Prieur de Saint
Ahin.
Distribution des Jettons d'argent
qui se fait trois fois la semaine en
ladite Compagnie par l'ordre de
Sa Majesté.
Reception faite à Madame la
Duchesse d'Yorck.
Les Imperiaux passent le Rhin.

T A B L E.

*M. le Marechal d'Humieres est
détaché de l'Armée de M. le
Prince de Condé, avec M. le
Marquis de Fourilles, M. de
Catheux, & M. les Marquis
de la Rabliere & de Sourdis.*

*M. le Marechal d'Humieres
brûle les Fauxbourgs de Mons.*

*Belle Action de M. Pancrace Ar-
nosiny.*

Avanture d'un bel Esprit.

*Les Femmes sont souvent cause de
la perte des Hommes, Nouvelle.*

*La Troupe du Roy represente le
Comedien Poëte, Comedie.*

*Loüanges données à la Mort d'A-
chille de M. de Corneille le jeune,
par M. le Duc de Richelieu.*

Les Assassins, Nouvelle.

Suite des Modes nouvelles.

Vers sur le secret des affaires du Roy.

Fable de la Iument & de l'Asne.

Fin de la Table.



LE
MERCURE
GALANT.

LE
MAL DE MERE.
NOUVELLE.

 E croy qu'il y a peu
de Gens dans cette
compagnie, qui ne
connoissent Burfinius; & je
Tome VI. A

2 LE MERCURE

croy mesme qu'il est connu de tout Paris : C'est un de ces Esprits de bon goust, qui raffinent sur toutes choses. Il y a peu de Maisons en cette Ville plus agreables & mieux entendues que la sienne, tant pour les Peintures, que pour les Meubles, & sa Table qui fait par tout du bruit, est estimée avec justice par tous les costaux, & l'on n'y sert rien qui n'ait esté approuvé par les meilleurs gousts de France. Burfinius ayant tout ce qu'un Hom-

GALANT.

3

me de qualité peut souhaiter, & ne manquant point de plaisirs, devint éperduë-ment amoureux de la jeune Floriane, quoy qu'il ne fut pas d'une taille à faire croire qu'il mouroit d'amour. On veut que les Amans soient maigres, & que les Rois de Theatre soient gros & gras; & l'on ne peut s'imaginer qu'un Homme frais, bien nourry & bien potelé, souffre en aimant autant qu'un autre; ou ses soupirs du moins ne font pas tant de pitié à celles qui croient

A ij

4 LE MERCURE

que les gros Hommes peuvent estre amoureux. Je ne sçay si la jeune Floriane fut bien touchée de l'amour de Burfinius, & c'est ce que personne n'a jamais pû sçavoir au vray. Je ne la crois pas insensible, mais je doute qu'elle soit capable d'une grande passion. Elle est menuë & de fort belle taille; elle a le teint beau, & le parler un peu gras. Tout cela plût à Burfinius, puis qu'il l'aima, & qu'il luy rendit autant de soins, & luy donna autant de mar

GALANT. 5

ques d'amour, que l'Amant le plus passionné auroit pû faire à une personne beaucoup au dessus de sa qualité. Le Mal de Mere auquel elle estoit sujette, fit souvent passer à Bursinius de méchantes apresdinées. Jamais Femme ne fut si tourmentée, & ne fut si sujette aux caprices de ce mal: Il luy prenoit quelquefois des envies de rire si furieuses, qu'elle rioit des heures entieres avec une impetuosité qui ne se peut exprimer; Elle pleuroit en suite de

6 LE MERCURE

mesme, & rioit incontinent apres avec le mesme éclat qu'auparavant. Elle avoit souvent des envies bizarres & ridicules, & il luy en prenoit de tant de sortes que Burfinius crut que celle de le baiser luy prendroit un jour, & qu'elle l'embrasseroit avec autant de chaleur qu'elle en montrait pour toutes les choses qu'elle fouhaitoit dans la violence de son mal. Cet Amant remply de cet espoir, luy disoit souvent qu'il attendoit ce bienheureux mo-

ment, afin de luy en faire naistre l'envie, & elle luy répondoit en riant qu'il pouvoit esperer, & que ce qu'il souhaitoit arriveroit peut-estre. Ce fut ce qui l'obligea d'estre souvent témoin de tous les caprices de son mal; & voicy ceux qu'il a essayez le dernier jour qu'il l'a veuë. Comme elle causoit avec luy auprès de son feu, & qu'elle estoit dans un sérieux le plus grand du monde, il luy prit tout d'un coup envie de fouetter sa Fille, quoy

8 LE MERCURE

qu'elle n'eut rien fait qui meritât ce chastiment. Burfinius qui ne vouloit empêcher aucune de ses envies, la laissa faire. Quand celle-là fut satisfaite, il luy en prit une autre; & le Laquais de Burfinius estant venu rendre réponse à son Maistre d'un message où il l'avoit envoyé, elle dit qu'elle avoit un desir furieux de le battre. Burfinius luy commanda de souffrir les coups de Floriane, & elle le battit avec des éclats de rire qui se faisoient entendre par tout.

GALANT. 9

le Logis; & le pauvre Garçon se seroit retiré fort mal satisfait, si son Maistre ne luy eust payé les coups que Floriane luy avoit donnez. Ne vous prendra-t-il point bien-tost envie de me baiser, dit-il à cette Belle dès que son Laquais fut sorty de sa Chambre? Vous trouverez dequoy vous satisfaire, & j'ay des jouës assez fraisches & assez belles, qui pourront vous contenter. Cela n'est pas si éloigné que vous pensez, luy repartit-elle; mais il faut qu'aupara-

10 LE MERCURE

vant je contente une envie
qui me vient de prendre, &
que quelque chose de gras,
de doüillet & de potele s'en
ressente. Comme elle re-
gardoit ses mains en profe-
rant ses paroles, il crût qu'
elle les vouloit baiser; mais
ce n'estoit rien moins que
cela. Un moment apres
elle fit rougir les Pincettes,
sans témoigner qu'elle eut
aucun dessein, & sans mes-
me que Burfinius s'en ap-
perçeut; puis regardant ses
doigts blancs & potelez a-
vec une attention extraor-

dinaire, elle les pressa tout à coup avec les Pincettes. Il fit un cry épouvantable, & se leva avec tant de fureur, qu'il fit non seulement tomber son siege, mais encor une petite table qui estoit aupres de luy. Jamais Homme ne témoigna plus de colere, & ne jura avec plus de justice. Il ne fit pas un long séjour dans la Chambre de Floriane apres cette aventure, & depuis ce temps il ne l'a point reveuë, & n'a pas mesme parlé d'elle : Ce n'est pas

12 LE MERCURE

qu'il l'ait oubliée, il s'en souviendra plus longtemps que s'il en avoit obtenu toutes les faveurs que son amour auroit pû desirer.

Le bruit a fort couru icy d'un second Combat Naval; mais il n'a esté qu'à coups de Canon, & Ruiter a perdu six-vingts Hommes sur son Bord.

Monsieur le Duc d'Estrées Ambassadeur Extraordinaire à Rome y donne souvent des marques de sa magnificence. Il traita der-

nierement avec une somptuosité sans égale, & huit Tables furent servies en mesme temps avec tant de galanterie, que les Dames en furent fort satisfaites.

La pluspart des Ambassadeurs qui doivent traiter de la Paix, sont arrivez à Cologne. Aucun n'y a fait d'Entrée publique: Messieurs les Ambassadeurs de France estoient disposez à en faire; mais ils s'en sont abstenus à la sollicitation de Messieurs les Mediateurs. Ils auroient esté engagez à

faire beaucoup de dépense, s'ils avoient voulu faire quelque chose qui eut approché de la pompe avec laquelle les Ambassadeurs de France pouvoient faire une Entrée, car ils effacent tous les autres en suite, tant de Gens de livrées que d'autres; comme aussi en nombre de Carosses, de Chevaux, & generalement en toutes les choses qui regardent l'équipage. Ils font grande dépense, & tiennent quatre Tables soir & matin, de quinze & dix huit

couverts chacune , sans compter celles de leurs Domestiques. On a choisi pour le lieu des Conferences le Convent des Carmes, parce que l'on y peut éviter les rencontres, à cause qu'il a plusieurs portes & plusieurs avenues. Chaque Partie y a choisi un lieu pour conferer, & les François ont pris le Chapitre. Il a esté arresté qu'on ne s'assembleroit point tous en mesme lieu; mais que chacun demeureroit dans ses postes, où les Mediateurs

16 LE MERCURE

iroient porter & reporter les paroles. Messieurs les Ambassadeurs de France ont déclaré aux Mediateurs, & notifié aux Hollandois, qu'ils estoient prests de traiter avec eux des conditions de la Paix, à la charge toutefois, que tout ce qui aura esté conclu & arresté demeurera nul & comme non venu, si les Estats Generaux ne peuvent semblablement convenir avec le Roy d'Angleterre, de la satisfaction qu'il desire, Sa Majesté Tres-Chrestienne s'estant

s'estant engagée à luy de ne
signer aucun Traité de Paix
avec eux, que conjointe-
ment avec le Roy d'Angle-
terre & ses Alliez. Les An-
glois ont fait une pareille
declaration en faveur de la
France. Les Hollandois
consentent de proceder au
Traité sur ce pied. Les Me-
diateurs proposent de
traiter à la mode du Nord;
c'est à dire par écrit, & par
Memoriaux, mais on ne s'y
est pas voulu assujettir: On
veut que tout soit purement
verbal, sauf à coucher sur le

18 LE MERCURE

papier les choses dont on
sera demeuré d'accord.

Le merite de Monsieur
le Comte de Schomberg
estant connu de toutes les
Nations, Sa Majesté Brita-
nique l'a demandé pour
commander les Troupes
qu'elle a destinées pour
faire un Débarquement en
Hollande.

La Reyne ayant joint le
Roy à Rhetel, Monsieur en
est party pour venir voir
Madame & Monsieur le
Duc de Valois. Pendant
qu'ils se reposeront, parlons

de Chanfons nouvelles. Je suis seur que vos belles Provinciales seront ravies d'en avoir, puis qu'elles écrivent souvent à Paris pour en demander. Voicy un Couplet de Monsieur la Corniliere qui reüssit tres-bien en ces fortes de choses.

CHANSON.

*Il n'est point d'amour sans peine,
Ny sans amour de plaisir,
Quelque soin qu'un Amant prenne
Pour estre heureux sans souffrir.
Il n'est point d'amour sans peine,
Ny sans amour de plaisir.*

20 LE MERCURE

Monfieur Lambert a fait un air fur ces paroles. Je ne vous dis point qu'il est beau, Monfieur Lambert n'en fçauroit faire d'autres. Voicy un autre Couplet fait impromptu par Monfieur le Duc de *** fur une belle Perfonne qui venoit de chanter devant luy. Monfieur Lambert a fait un Air deffus, & Monfieur le Camus en a fait un auffi.

CHANSON.

*Q*ue ta Voix divine me touche,
Et que je ferois fortuné
Si je pouvois rendre à ta bouche
Le plaisir qu'elle m'a donné.

Je croy que les paroles
 suivantes ne vous déplai-
 ront pas, du moins m'ont
 elles paru tres-agreables
 dans la bouche de Mon-
 sieur Lambert qui les a mi-
 ses en chant.

CHANSON.

AV doux bruit des ruisseaux,
 Pour soulager mes maux,
 Dans ces Bois je soupire;
 C'est là que sur les fleurs je me viens
 reposer,
 Je ne quitterois pas ces lieux pour
 un Empire;
 Mais je les quitterois, Philis, pour
 un baiser.

22 LE MERCURE

Je croy que toutes les
beautez de ces Chançons
ne vous empescheront pas
d'en trouver dans le Cou-
plet que vous allez voir. Il
est d'une Dame de Caën
quia de l'esprit infiniment,
& qui en a elle-mesme fait
l'Air.

CHANSON.

*Q*uittons nostre Houlette,
Brisons nos Chalumeaux,
J'ay veu l'ingrate Annette
Dessus l'herbette,
Dancer à la Muzette
De mes Rivaux.

Puis que nous sommes

sur le chapitre des Chan-
sons, je ne puis m'empes-
cher de vous dire des Pa-
roles qui furent faites il y a
quelque temps sur un Air
de Psyché. Un jeune Prin-
ce estoit avec des Dames
que vous connoissez, lors
qu'une Vieille leur vint ren-
dre visite : Elle y fut si long-
temps que la jeunesse s'en
ennuya beaucoup; & dés
qu'elle fut sortie le Prince
fit sur le champ ces Paroles
sur l'Air de *Aimable Jeu-
nesse.*

LE MERCURE
CHANSON.

*Affreuse vieillesse,
Fuyez la jeunesse,
Car vos vilains jours
Font frayeur aux Amours..
La mort à vous prendre
Nous fait trop attendre :
Quittez, quittez les plaisirs
Qui font tous vos desirs,
Hâtez-vous de rendre
Les derniers soupirs.*

Comme l'Amour a beaucoup de part à toutes ces Chançons, je croy ne pouvoir mieux finir un chapitre qui le regarde, qu'en disant que huit ou dix Personnes des plus spirituelles de Paris,

Paris, de l'un & de l'autre Sexe, ont depuis peu formé une espece de petite Academie Galante, qu'ils s'assemblent une fois chaque Semaine, & que les jours qui sont choisis pour s'entretenir, l'Assemblée n'est ouverte que par un Discours qui regarde l'Amour. Comme chacun doit parler à son tour, on tira au sort lors que l'on crea cette nouvelle Academie, pour sçavoir qui parleroit le premier. Monsieur de *** eut cet avantage, & voicy le

Tome VI. C

26 LE MERCURE

sujet sur lequel il fit son
Discours.

*Et l'Amour a son heure aussi bien
que la mort.*

C'est assez parler de Galan-
terie, voyons si Messieurs
les beaux Esprits ont exercé
leur veine sur la Prise de
Mastric. Monsieur Boyer
a travaillé des premiers. Il
a trouvé la matiere si belle,
qu'il a voulu faire les deux
Sonnets que voicy.

SUR LA PRISE
DE MASTRIC.
SONNET.

*Parle, Grand Roy, choisis ou Sieges, ou Combats,
La Victoire pour toy prompte à tout
entreprendre,
Cherche dans tes regards le chemin
qu'il faut prendre,
Marche sans balancer, elle suivra
tes pas.*

*S'il faut du dernier coup accabler
des Ingrats,
Ton destin est de vaincre, & le leur
de se rendre;
Et le fameux Mastic n'a paru se
defendre,
Que pour fournir encor un triomphe
à ton bras.*

*Ton Camp suivant toujours l'ex-
emple qui le guide,
Ou plutoſt entraîné par ta valeur
rapide,
Ne connoiſt ny peril, ny ſommeil, ny
repos.*

*Tout eſt plein du Monarque, &
ſa force ſuprême
Anime tous les ſiens, les transforme
en luy-meſme,
Et de tous ſes Soldats fait autant
de Heros.*



Autre sur le mesme Sujet.

*ENfin nos Ennemis ramassans leur
puissance,*

*Ont voulu de Louis arrester les des-
seins,*

*Et rendre quelques jours ses succez
incertains;*

*Mais qu'a fait contre luy toute leur
resistance?*

*L'air, la terre, l'Enfer armez
pour leur defense,*

*Ces fiers deluges d'eau, ces orages
soudains,*

*Cette gresle, ce plomb, ces foudres
souterrains,*

*N'ont fait que du Vainqueur irri-
ter la vaillance.*

30 LE MERCURE

*Son courage & l'ardeur de ces
braves Guerriers,
S'enflâme par le prix de ces fameux
Lauriers
Qu'ils viennent de cueillir au milieu
des tempestes.*

*Le Sort trop complaisant rebutoit
ses souhaits,
Et l'on l'a venté de nous donner
la Paix,
Par l'importun dégoust des faciles
Conquestes.*

J'en sçay, Madame, lequel
vous plaira le plus ; le Roy a
mieux aimé le second, & je
croy que vous serez de son
goust. En voicy un d'un

autre Auteur qui a trouvé
des partisans.

SUR LA PRISE
DE MASTRIC.
SONNET.

*LE Rhin fier d'avoir vu sur sa
rive pompeuse
Planter les Etendars du Monarque
François,
Et forcer à ses yeux cent ramparts à
la fois,
Bravoit insolemment le destin de
la Meuse.*

*Quand pour rendre leur gloire
également fameuse,
Ce Monarque puissant, le modèle
des Rois,*

32 LE MERCURE

*Sur les bords de ce Fleuve étendant
ses Exploits,
Du superbe Mastric fit la conquête
heureuse.*

*Ces deux Fleuves contents roulent
en orgueillis
De se voir couronnez de Palmes &
de Lys;
Et rassemblant enfin leur course
vagabonde,*

*S'en vont à l'Océan dire aux Flots
débordcz,
Louis vient triompher sur vos bords
inondez :
Retirez-vous, Mutins, place au
Vainqueur du Monde.*

*On n'a pas seulement fait
des Sonnets sur la Con-*

queste de Mastric; & d'autres en voulant parler plus gayement, en ont veritablement chanté la Prise, puis qu'ils ont fait des Chançons. En voicy une qui a fait du bruit, & dont on a esté satisfait à la Cour.

SUR LA PRISE
DE MASTRIC.
CHANSON.

*M*Astric est pris, prenons le Verre,
Allons, allons, Amis buvons,
Et faisons ce que nous pouvons
Pour égaler les Gens de guerre.
Tout le monde n'a pas de quoy

Servir le Roy

Dans un employ

Tel que celuy du grand Louvoy:

Il faut que chacun se dispose

A faire ce qu'il peut de soy;

Et c'est pourquoy

Moy, qui ne puis faire autre chose,

Du moins je bay.

Si je ne suis pas assez brave

Pour grimper sur un Bastion,

Au moins en honneste Poltron,

Je veux m'enterrer dans ma Cave.

Quand j'apprends que Sa Majesté

N'a pas quitte

De tout l'Esté,

D'un pas son Camp ensanglanté,

Qu'il coure le peril & la gloire,

Avec cent Gens de Qualité,

En verité,

Que puis-je moins que d'aller boire

A sa santé?

Cette Chanson me fait ref-
souvenir d'un Dialogue que
vous serez peut-estre bien
aise d'apprendre, quoy qu'il
ne soit pas sur la Prise de
Mastric : Il a esté mis en
Musique par un grand
Maistre, & vous n'en dou-
terez pas, quand vous
sçaurez que c'est Monsieur
Vignon.

DIALOGUE D'UN
Berger & d'une Bergere.

Le Berger.

*ENfin apres une cruelle absence,
Je revois les beaux yeux qui sçeu-
rent m'engager.]*

La Bergere.

*Enfin apres une si longue absence,
Je retrouve en ces lieux mon fidele
Berger.*

Le Berger.

O l'heureux jour!

La Bergere.

O le bonheur extrême!

Ensemble.

*'Ah qu'il est doux de revoir ce qu'on
aime!*

La Bergere.

Tirsis!

Le Berger.

Philis!

La Bergere.

Beaux yeux!

Le Berger.

Adorables attraits!

Ensemble.

Puisqu'un sort si doux nous rassemble.

La Bergere.

Ne nous separons point.

Le Berger.

Ne nous quittons jamais.

Ensemble.

Et vivons & mourons ensemble.

On me vient d'apporter encore un Sonnet sur la Prise de Mastric, que je croy, Madame, que vous serez bien aise d'avoir, puis qu'il est du grand Corneille : Il a plu & à la Cour & à la Ville, & je ne doute point que vostre Province ne soit du mesme sentiment.

SUR LA PRISE
DE MASTRIC.

SONNET.

*Grand Roy, Mastic est pris, &
pris en treize jours;
Ce miracle estoit seur à ta haute
conduite,
Et n'a rien d'étonnant que cette
heureuse suite,
Qui de tes grands destins enfle le juste
cours.
La Hollande qui voit du reste de
ses Tours,
Ses Amis consterne & sa fortune
en fuite,*

*N'aspire qu'à baiser la main qui
l'a détruite,
Et fait de tes bontez son unique re-
cours.*

*Vne Clef qu'on te rend t'ouvre
quatre Provinces;
Tu ne prens qu'une Place & fais
trembler cent Princes,
De l'Escant jusqu'à l'Ebre en re-
jallit l'effroy.*

*Tout s'allarme, & l'Empire à tel
point se mènage,
Qu'à son Aigle luy-mesme il ferme
le passage,
Dès que son vol jaloux ose tourner
vers toy.*

*Pendant que les Canons de
Sa Majesté abbatent les*

40 LE MERCURE

plus superbes Villes, on embellit celle de Paris; & l'on y fait de superbes Portes & d'un grand prix sur les Desseings du fameux Monsieur Blondel, dont je vous ay déjà parlé. Celle de Saint Denys est presque achevée, & l'on va, dit-on, travailler à celle de Richelieu; & dès qu'elle sera faite on bouchera celle de Montmartre, parce qu'elle est trop proche, & l'on ne passera plus que par celle de Richelieu. On dit qu'on fera de mesme par tout où les Portes seront

seront assez proches pour
n'en faire qu'une de deux.
Pendant que l'on travaille
à l'embellissement de la
Ville, on ne s'applique pas
moins à faire quelque chose
de magnifique pour le Por-
tail du Louvre; & les deux
Pierres, chacune de cin-
quante-deux pieds de long
qui sont venues des Carri-
eres de Séve en font foy;
elles ont esté l'admiration
de tout Paris, & il a fallu
quantité de machines pour
les faire venir jusques au
Louvre. On n'a point veu de

43 LE MERCURE

Pierre de longueur si prodigieuse, depuis que l'on a perdu le secret que les Egyptiens avoient trouvé de fondre les Pierres.

En vous parlant des Vers qui ont esté faits sur la Prise de Mastric, j'ay oublié de vous parler de ceux de Mademoiselle de Scudery. Comme il ne sort rien de sa Plume, qui ne soit considerable, je croy que vous ne m'aurez pas pardonné: Elle a dit beaucoup en peu de paroles, & voicy le Madrigal qu'elle a fait.

MADRIGAL

De Mademoiselle de Seudery, sur la
Prise de Mastric.

*M*astric, quand de Louis vous re-
cevez la loy,

Soumettez-vous avecque joye,

Vostre prise est un bien que le Ciel
vous envoie :

Vous perdez cent Tyrans, & vous
gagnez un Roy;

Mais un Roy si puissant, si grand, si
redoutable,

Que son Nom seulement vous va
rendre imprenable.

Pendant que le Roy prend
des Places si considerables,

44 LE MERCURE

Monfieur le Chevalier de Harcourt General des Galeres de Malthe, prend des Vaisseaux: Il en a pris plusieurs de la Caravane d'Alexandrie, avec deux Galions montez de cinq cens Hommes chacun, & de soixante pieces de Canon. Ce Prince est intrépide, entreprenant & heureux: Il a beaucoup de prudence, & nous avons peu veu à son âge d'aussi grands Capitaines. On a condamné à la Haye Monfieur de Monbas par contumace, pour avoir laissé pas-

fer le Rhin aux François; cependant il a justifié qu'il avoit esté arresté deux jours avant que les François passassent le Rhin pres de Tholüys. On ne parle icy que de la magnificence de Monsieur l'Evesque de Strasbourg. Il a traité à Cologne d'une maniere aussi galante que superbe, tous les Ambassadeurs & Princes qui sont dans cette Ville, & leurs Femmes ont mesme esté de la partie. Toute la Cour est arrivée à Nancy, où le Roy fait travailler aux

Fortifications. L'ouvrage de plusieurs années sera achevé en un mois; & ce grand Monarque n'est pas plus long-temps à faire fortifier les Places, qu'il en met à les prendre. Monsieur le Duc Mazarin traita dernièrement à Vincennes Monsieur & Madame; ils estoient accompagnez de Madame de Guise, Madame de Mekelbourg, Madame la Princesse de Monaco, & de plusieurs Personnes de Qualité. Toutes les Dames vestuës en Amazones, fu-

rent d'abord à la Ménagerie, prendre le Divertissement d'un Combat de Bestes; Elles furent ensuite à la Chasse, où Madame tua beaucoup de Gibier. Le lendemain Monsieur de Boisfranc, Sur-Intendant des Finances de la Maison de Monsieur, regala dans sa Maison de S. Oüen toute cette belle compagnie: On se promena d'abord sur les Terrasses & dans les Jardins, où l'on entendit de tous costez des Violons, des Muzettes & des Hautbois;

48 LE MERCURE

qui estoient cachez derriere des Buissons. Apres que l'on se fut promené long-temps, & que l'on eut visité tous les Appartemens de cette belle Maison, on servit une Collation de viandes & de fruits pour Monsieur & Madame, & pour vingts Femmes de la plus haute Qualité. Les Violons divertirent d'autant plus pendant ce magnifique Repas, qu'ils estoient placez dans un Salon fort propre à bien faire entendre de pareils Instrumens,

mens, & qui en multiplioit les sons. On servit en suite plusieurs autres Tables pour les Personnes de Qualité qui se trouverent à cette Feste, & tous les Officiers de Monsieur furent parfaitement bien regalez. Chacun ne fut pas plustost levé de table, qu'on apperceut au bout du Salon, un Theatre tout brillant, & dont la Décoration n'estoit que de Vazes garnis de fleurs, & de Gueridons dorez, remplis de Girandolles. On representa sur ce Theatre une

50 LE MERCURE

Piece de Monsieur Racine;
le nom de l'Autheur doit
faire juger de la beauté de
l'Ouvrage; & l'on eut en-
suite le Crispin Medecin,
Comedie en trois Actes du
Sieur de Haute-Roche, que
Monsieur avoit souhaité,
parce qu'il l'avoit déjà veu,
& s'y estoit diverty, ainsi
qu'à toutes celles de cet
Autheur qui ont toujours
réüssy. Pendant qu'on s'est
si bien diverty à Paris,
voyons ce qu'on a fait en
Hollande. Monsieur le
Prince Maurice s'est laissé

battre proche le Fort de
l'Ecluse Noire, par les
Troupes de Monsieur l'E-
lecteur de Cologne, com-
mandées par Monsieur de
Mornas: Ses Mousquetai-
res François, le Regiment
de Bourgonne, & celuy de
Furstemberg, y ont fait des
choses surprenantes. La
Défaite a esté entiere: L'on
a pris un Colonel, son Lieu-
tenant, son Major, sept Ca-
pitaines, neuf Lieutenans,
douze Drapeaux & tout le
Canon. Le Prince n'a cou-
ru aucun danger, & dans

cette occasion ayant agy en prudent Capitaine, il ne s'est point exposé, & a veu le combat à la portée du Canon. Les Réjouïssances qu'on a faites dans toutes les Villes de France pour la Prise de Mastric, ont esté extraordinaires, & l'on n'a jamais tant veu de Musique accompagner de superbes Repas. Monsieur le Marquis de Castres, Lieutenant de Roy en Languedoc, & Gouverneur de la Ville & Citadelle de Montpellier, a fait en cette occasion,

tout ce qu'un grand Sei-
 gneur peut faire. La Feste
 commença par un magnifi-
 que Disner, qu'il donna à la
 Noblesse qui s'estoit renduë
 auprès de luy pour l'accom-
 pagner au *Te Deum*. La
 mesme compagnie fut en-
 cor regalée à Souper avec
 plus de soixante Dames
 qualifiées qui s'estoient ren-
 duës chez Madame la Mar-
 quise de Castres. Cette
 chere dura depuis sept heu-
 res du soir jusques à neuf,
 que le Corps de Ville, & les
 Sixains qu'on avoit mis sous

54 LE MERCURE

les armes, vinrent prendre Monsieur le Marquis de Castres, pour le conduire en la Place de l'Hôtel de Ville, dans laquelle on avoit dressé un Feu d'artifice. Je laisse tout ce qui s'y passa, pour vous dire que la compagnie l'ayant ramené en sa Maison, on la trouva éclairée d'un nombre infiny de lumieres dont les Portiques qui estoient aux deux bouts d'une Galerie estoient remplis, ainsi que le Frontispice de la Maison; le dessus de la Rue estoit fermé d'un ciel,

& plusieurs Fontaines de Vin couloient à chaque costé des Portiques. Le Pavé de la principale Court estoit couvert de gazon, & les places pour les Dames l'estoient aussi en forme d'Amphitheatre. Cette Court estoit pareillement contournée de Portiques de verdure, ainsi que son plafond orné de quantité de Miroirs & de Lustres. Le Bal fut commencé dans cette Salle, par Monsieur le Marquis de Castres le jeune, & l'on y servit une

36 LE MERCURE

Collation magnifique. Ce grand Divertissement finit par un Feu d'artifice qui estoit préparé dans une autre court. Le Peuple fut aussi regalé pendant toute la nuit sur des Tables dressées dans la Ruë couverte par laquelle on aborde en ce Logis. Pendant qu'on se réjoüit dans toutes les Villes de France, on continuë de s'affliger dans toutes celles de Hollande, puis qu'il ne se passe presque aucun jour, sans qu'on y entende parler de quelque

perte nouvelle. Le Sieur de Gomarais Lieutenant de Monsieur le Chevalier d'Amours dans le Regiment de Rambure, defendit dernièrement avec vingt-cinq Hommes une Redoute aux environs de Bomel, contre cinq cens Ennemis qui le vinrent attaquer avec du Canon. Le Commandant fut blessé à mort avec quelques Officiers & plusieurs Soldats, & le reste prit la fuite. L'inondation de Coëverden s'augmente tous les jours par le reflux

58 LE MERCURE

des eaux que Monsieur l'Evesque de Munster y envoie. Le Pape ayant sçeu la prise de Mastric, en a versé des larmes de joye; on connoist par là qu'il est veritablement Pere de l'Eglise. Tous ceux qui la devroient soutenir n'en font pas tant. Il s'est enfin donné un second Combat Naval, dont on ne sçait pas encor les particularitez; il est toutefois constant que les François ont poussé l'Escadre de Zelande. Si ceux qui ne perdent point de

Vaisseaux & poussent les Ennemis jusques dans leurs Ports, sans qu'ils en osent sortir, ont l'avantage, on ne peut nier que la victoire ne nous soit demeurée, & c'est par ces raisons de fait que se doivent terminer tant de raisonnemens inutiles par lesquels on tâche d'embarasser la verité. L'Empereur est party pour aller faire la reveuë de ses Troupes à Egra, & l'Amour & l'Hymenée le doivent ensuite conduire aupres de sa Maistresse. Monsieur le

60 LE MERCURE

Duc de Savoye qui prend plaisir à récompenser ceux qui le servent bien, & qui suit en cela l'exemple du plus grand Monarque du monde, a envoyé jusques à Nancy le Colier de l'Ordre de l'Annonciade à Monsieur le Marquis de Saint Maurice, son Ambassadeur en France. Je croyois ne devoir pas si-tost recommencer à vous entretenir de Nouvelles de guerre; mais je ne puis oublier une action que je viens d'apprendre. Monsieur Re-

paire premier Capitaine & Major du Regiment de la Reyne, estant tombé dans une embuscade de vingt Maistres aux environs de Francfort, il les reçut si bien qu'il les battit, & en tua le Commandant, qui estoit Lieutenant des Gardes de Monsieur le Duc Charles de Lorraine. Pendant que les Troupes du Roy font de tous costez de si belles actions, voyons ce que font les Muzes; elles ont plus de travail que jamais, & sont à l'abry des

insultes dans le Palais du plus grand Roy du monde; ce fut là où le jour de Saint Loüis on distribua les Prix de l'Academie, en presence de Monsieur l'Archevesque de Paris, de Monsieur Colbert, & de pres de deux cens Personnes de Qualité. Monsieur l'Abbé de Mau-pertuys eut celuy de la Prose, & Monsieur de Genest celuy des Vers. Je ne vous parleray point de leurs Ouvrages, vous devez croire qu'ils estoient tres-beaux, puis qu'ils ont em-

porté le Prix. Après la lecture de ces deux Pièces, Monsieur l'Abbé Tallemant le jeune fit un Discours à la gloire du Roy, qui charma toute l'Assemblée, & je ne croy pas que l'on ait jamais rien fait, ny qu'on puisse rien faire de plus beau sur cette matiere, & les applaudissemens qu'il reçut, furent si frequens, qu'à peine luy laissa-t-on le temps de parler. On lût ensuite de ce Discours une Ode de Monsieur Desmarests, qui a fait autrefois la

64 LE MERCURE

Comedie des Visionnaires,
 & le Grand Clovis, Poëme
 Heroïque. Ce dernier Ou-
 vrage estoit contre le goust
 du Siecle, & contre ceux
 dont la cabale fait réüssir les
 Ouvrages. Le nombre en
 est grand, & les exemples
 les plus éclatans s'en voyent
 quelquefois au Theatre.
 La compagnie fut encor re-
 galée d'une Ode de Mon-
 sieur Boyer sur la prise de
 Mastric: On y trouva de
 l'invention, de l'esprit, &
 du feu, & la compagnie se
 separa en donnant mille
 loüanges

loüanges à cet Illustre Auteur. En parlant des vivans, je ne doÿ pas oublier les morts qui avoient quelque merite, & je doÿ vous apprendre que Monsieur l'Abbé d'Aubignac est mort, & que son Academie cesse par son trépas; ce n'est pas que Monsieur l'Evesque de Senez, cy-devant Abbé de Villeserain, & Monsieur de Vaumories, ne fussent tres-capables de la soutenir, s'ils s'en vouloient donner la peine; mais celuy-cy aime son Di-

vertissement, & l'autre est trop attaché à son Diocèse, où il réüssit admirablement bien. Monsieur d'Aubignac s'estoit rendu celebre par une grande érudition, & par plusieurs Pieces d'Eloquence qu'il a données au Public, du nombre desquelles sont l'Oraison funebre de l'Admiral de Brezé, & celle du Marechal de Rantzau, qui sont deux des plus beaux Ouvrages que nous ayons en ce genre. Il a de plus composé la Pratique du Theatre, où il y a

des choses tres-doctes, & tres-recherchées, & qui peuvent servir de regle à ceux qui s'attachent à ces sortes d'Ouvrages, qui sont en regne depuis plusieurs Siecles. Il s'est veu plusieurs choses qui n'ont pas plû si long-temps, & vous n'en douterez point en lisant le chapitre des Modes, dont vous voulez que je vous entretienne chaque fois que j'ay l'honneur de vous écrire. Il y en a toujours beaucoup de nouvelles en ce Pays - cy, & sur tout de

68 LE MERCURE

celles qui regardent les Jupes; & l'on peut dire que pendant tout l'Esté chaque Femme avoit une Jupe à sa mode, quoy qu'elles fussent presque toutes de Poinct. Les unes mettoient des Jupes de taffetas dessous, sans que les Dentelles fussent séparées: les autres separoient leurs Poincts par des Rubans larges, sur lesquels leurs Dentelles estoient cousuës; & ces Rubans estoient ou d'une couleur, ou de plusieurs, selon la fantaisie de celles qui les

faisoient faire: Les unes se-
 paroient leurs Dentelles par
 des Glans, & les autres
 n'en mettoient point, ou
 n'en mettoient qu'au mi-
 lieu. On en a veu qui es-
 toient toutes de Guipures
 coufues ensemble, comme
 celles de Poinct, & sous ces
 fortes de Jupes l'on en met-
 toit de taffetas. On en a
 veu d'autres de petites Gui-
 pures entre des Dentelles
 blanches fraizées, & les
 Dentelles sur les Jupes es-
 toient tellement en regne,
 que j'en ay veu avec des Ja-

70 LE MERCURE

bots comme au devant des Chemises des Hommes. On a veu aussi sur la fin de l'Esté, des Jupes de taffetas de la Chine, comme on faisoit autrefois des Lits, & l'on en a mesme porté de charmarées en Poinct de Hongrie : Enfin les Jupes de dessous sont si belles, que l'on n'en met presque plus d'entre-deux. C'est assez parler de Jupes, il est temps de passer aux autres Modes. Voicy celles que j'ay remarquées depuis ma dernière Lettre. On a porté

des Boutons de plusieurs
petites Perles jointes en-
semble ; des Ferrets d'é-
paule de cristal & de Dia-
mans, des Baudriers de fleurs
de soye, & au Zic-zague ;
des Etoffes couleur de noi-
zettes, des Glans dans les
boüillons des Dentelles
blanches des manches de
Femmes, des Glans de cou-
leur, cousus sur des fleurs de
broderie, & sur des Guipu-
res ; des Glans aux man-
ches avec des Boutons de perles,
les cordons servant de gan-
ces aux perles, & les Glans

72 LE MERCURE

pendans au deffous ; des
Evantrails de Satin peint,
& d'autres de fenteur dé-
coupez & unis ; des Bou-
cles de Diamans au milieu
des rozes des Souliers
d'Hommes ; des Glans
nouëz avec de la nompa-
reille dont les Manteaux de
Femmes estoient presque
tous couverts ; des Souliers
peints, des Echelles de Ru-
bans ferrez ; des Cravates,
Rubans & Bas de Soye au
Zic-zague ; des Serges de
soye de toutes sortes de
couleurs, avec des fleurs
blanches

blanches, peu marquées, & seulement contournées, des Souliers de petit point comme on fait des Bources; des Tabliers à bandes au milieu, des Cravates à plusieurs étages, des Busquies de gaze de toutes sortes de couleurs, du Crespon noir sans deuil, du Crespon de toutes couleurs, mais plus de blanc & de couleur de feu, que d'aucune autre couleur; des Mouchoirs en maniere de Cravates de Femmes à double dentelle, celle de dessus estant plus

74 LE MERCURE

plissée, & point arrestée par le bas ; des Jupes & des Manteaux de toile jaune, semez de fleurs de soye, des Souliers de poinct garnis de rubans couleur de feu avec des glans blancs ; des Manches de dessous de petit poinct, des Rubans à fonds de gaze rayée de soye, & de la Dentelle au dos des manteaux. On commence depuis peu à relever les manches des Femmes de la hauteur de cinq ou six doigts, & à les tailler en rond, comme des feuilles de poinct-cou-

pé, ou si vous voulez comme des languettes un peu larges. On a fait quelques Juste-à-corps d'Hommes plissez comme des Manteaux de Femmes; mais cette Mode n'a pû avoir de cours. On voit des Rubans appelez au Fer à Cheval, & à Dépêchez, preparez ces lieux, qui sont tous couverts de Marteaux & d'Enclumes, & la Chançon que l'on chantoit dans l'Entrée des Forgerons de Psyché, est cause qu'on leur a donné ce nom. La pluspart des Bas

76 LE MERCURE

de soye des Femmes sont à present couleur de chair & blanc. On fait presentement des Verges pour des Housses de lit de grand prix, estant & travaillées & dorées. Les Tables façon de marbre sont fort à la mode. On ne peint plus gueres de Robes sur du blanc, & l'on travaille presentement sur du noir & sur de la couleur de musc. On peint aussi des Figures d'argent sur de la moire aurore. On a veu cet Esté beaucoup de Lits Damacé, & les Plat-fonds

de cuir doré commencent à devenir à la mode. On fait des Boutons de toutes sortes de couleurs, & dont le milieu brille autant que les Diamans. Cette invention est nouvelle, ils ne se vendent que chez un Marchand du Palais, qui en a seul le secret. On commence à porter des Brocards à fonds brun, pleins d'Oyseaux, & sur tout d'Aigles & de Papillons, travaillés comme les fleurs. Les Boutons sont tellement en regne sur les manches

78 LE MERCURE

des Hommes, qu'elles en
sont presentement toutes
entourées. Comme les au-
tres se reglent sur vous, &
que vous ne vous reglez pas
sur les autres, je croy, Ma-
dame, que la lecture de
toutes ces Modes ne vous
aura pas donné beaucoup
de plaisir. Voicy quelques
Vers qui vous divertiront
peut-estre davantage.



E L E G I E.

*JE vous aime, Amarante, & l'ardeur qui me presse
Depuis assez long-temps vous fait
voir ma tendresse,
Et mon cœur à vos pieds avec mille
plaisirs,
Vous a sacrifié ses plus ardens sou-
pirs;
Toûjours constant, toûjours & dis-
cret & fidelle,
Avec les mesmes feux, avec le mes-
me zele.
Il a brûlé malgré vos infidelitez,
Il a mesme adoré jusqu'à vos
cruantez:
De sa tendresse, enfin, pleinement
convaincuë,*

80 LE MERCURE

*Le voyant si constant, vous estes re-
venue,*

*Et le vostre charmé d'un si fidelle
amour,*

*A sçeu flater le mien d'un aimable
retour.*

*Hé bien nous nous aimons, mon
cœur est tout au vostre,*

*Nos Lettres, nos soupirs nous l'ont
dit l'un à l'autre;*

*Mais à quoy serviront nos Lettres,
nos soupirs,*

*Sinons n'avons tous deux d'autres
pressans desirs?*

*Que nous servira d'estre en la fleur
de nostre âge,*

*D'avoir de la tendresse, & n'en
point faire usage,*

*Et de ne point gouter les plaisirs
innocens,*

Dont un parfait amour a charmé

tous nos sens?

Helas! quand je vous voy, toute
mon ame émeuë,

Se trouble & s'interdit à cette chere
veuë,

Mille brûlans desirs assassinent mon
cœur,

Il se coule en mes sens une aimable
langueur,

Je ne sçay quoy de doux me saisit &
me presse,

Mon cœur ne peut suffire à toute sa
tendresse,

Nuit & jour il soupire, & mesme
loin de vous.

Mon esprit n'est rempli que d'un
objet si doux,

Vous occupez toujours mon cœur &
ma pensée.

Helas! il m'en souvient; pendant
la nuit passée.

*Je reſſois que j'étois tout ſeul à vos
genoux,*

*N'ayant que noſtre amour pour té-
moin avec nous.*

*Dans les premiers inſtans de nos
langues muettes,*

*Nos yeux & nos ſoupirs furent les
interpretes,*

*Mon amour plus hardy s'expliqua
le premier,*

*Le voſtre plus timide éclata le der-
nier:*

*Cent promeſſes alors, tendres & mu-
tuelles,*

*Mille & mille ſermens de nous eſtre
fidelles,*

*Mes larmes, mes ſoupirs & mes
empreſſemens*

*Sembloient vous ébranler dans ces
heureux momens;*

Voſtre cœur me parut s'attendrir à

ma vueë,

*Et mon émotion rendit vostre ame
émeuë;*

*Je vous pressay, vos mains repous-
soient foiblement*

*L'impetueux transport d'un si beau
mouvement.*

*La langueur de vos yeux qui sem-
bloit les dédire,*

*Me disoit en secret, voy mon cœur
qui soupire,*

*Je l'entendois, le mien si tendre & si
discret,*

*Par ses brûlans transports vous
pressoit en secret.*

*Voyant des yeux si doux, une bon-
che adorable,*

*I'estois dans un estat & tendre &
pitoyable,*

*Une gorge charmante allumant
mes desirs.*

84 LE MERCURE

*S'enfloit & repoussoit mes mains par
vos soupirs :*

*Enfin je m'enhardis, sur vostre ai-
mable bouche*

*Vn long baiser la sceut rendre un
peu moins farouche,*

*I'en appuye un second si charmant
& si doux,*

*Qu'enyvèrè de plaisirs & mourant
pres de vous,*

*Sur nos levres alors nos deux ames
unies,*

*Goustoient en se pasmant des dou-
ceurs infinies.*

*Je fis plus, & prenant de plus hardis
desseins,*

*Je les executay par mes tremblantes
mains.*

*Ab! que j'eus de plaisirs, que de
charmantes choses*

S'offrirent à mes yeux, que de Lys

& de Roses

Je pillay, je foulay dans mes plus
beaux transports,

Eblouy des beautez d'un adorable
corps:

Transformé tout en vous, & tout
hors de moy-mesme,

Je tombe & je me pafme en ce de-
sordre extrême,

Je m'agite, me tourne, & dans ces
doux efforts,

En croyant embrasser encor un si
beau corps,

Je m'éveille, me trouve en mon lit
triste & sombre,

Et vis évanouïr mesme jusqu'à
vostre ombre.

Voila de mon sommeil le succez &
le fruit:

Que j'aurois immolé de jours pour
cette nuit!

86 LE MERCURE

*Nuit qui me fut si chere, & dont le
doux mensonge*

*M'a tant fait enveillant souhaiter
ce beau songe;*

*Mais si ce songe enfin devenoit
verité,*

*Pourions-nous pas en faire une
realité?*

*Je vous aime, ou plutoſt mon ame
vous adore,*

*Vous m'aimez & brûlez du feu qui
me devore;*

*Je ſuis reſpectueux, ardent, tendre
& diſcret,*

*Je ſçay ſi bien me taire & garder
le ſecret:*

*Parlez, à quoy tient-il, ma divine
Amarante,*

*Et que vous ſervira d'eſtre belle &
charmante,*

*Moy fidelle. ſoumis, diſcret, tendre,
amoureux,*

*Si nous laissons languir le plus beau
de nos feux?*

*Si pour moy vostre cœur & languis-
sant & tendre.....*

*Est-il assez cruel encor pour se de-
fendre?*

*Ayant donné le cœur, que peut-on
refuser? (osers*

*Ah! si je vous croyois, il pourroit tout
Mais si le mien a fait cette illustre
conquête,*

*Que de charmans plaisirs dans un
doux teste-à-teste!*

*Oüy, c'est là qu'il m'en faut expli-
quer avec vous:*

*Vous m'aimez, je vous aime, hélas!
qu'attendons-nous?*

**Ces Vers ont plû à beau-
coup de Gens, & je croy**

que les Amans passionnez
 les doivent trouver à leur
 goust. En voicy d'autres
 qui ont esté faits sur l'avan-
 ture du Moineau dont je
 vous ay déjà parlé.

*Le bruit coure qu'un petit Moineau,
 Mais un franc masle à gorge noire,
 Cretè, barbè, galant & beau,
 Qui sans doute avoit mis sa gloire
 A faire des Moineaux Coucous,
 Se voyant choisi pour Epoux
 D'une tres-gentille Femelle,
 Et mis en mesme Cage qu'elle,
 Caressa tellement la belle,
 Luy donnant mille petits coups,
 Que la pauvrete en eut dans l'aisle.
 Depuis ce temps la Demoiselle,*

Toujours fiere & toujours rebelle,
Ne voulant souffrir le deuoir,
Le fuyoit sans le vouloir voir.
La raison est qu'elle estoit Mere
De trois ou quatre petits Oeufs,
Fruit de leurs larcins amoureux.
Le Masle tout bouffy d'amour &
de colere,
'Alloit sans cesse la trouver,
Et l'empeschoit de les couver.
Elle trop prude & continente,
Qui vouloit estre Mere, & n'estoit
plus Galante,
Songeant à generation,
Interdisoit son action.
Ce petit Tarquin jure & grogne
D'une tant austere vertu,
Rare en un Siecle si tortu,
Et veut aller droit en besogne.
Elle d'un modeste refus,
Baisse la teste & tiët ses Oeufs reclus,

90 LE MERCURE

*Et luy donne quelques coups d'aïste.
Luy transporté d'amour pour elle,
Dit ce qu'il peut en langue de
Moineau,*

*Et tâche de paroistre beau,
Pour s'attirer quelque caresse,
Disant, ma petite Maïstresse,
Je suis si frais & si dodu,
Je vous fais si souvent ressentir ma
tendresse,*

*Je suis comme un Pigeon patu,
Vous belle comme une Colombe,
A certain desir je succombe.*

*Helas! vous m'entendez si bien.
Je ne puis, répond la Femelle,
Et ma foy je n'en feray rien.*

*Parbleu tu le feras, cruelle,
Répondit le Masle en couroux.*

*Alors luy donnant mille coups
De bec & d'argot sur la teste,
Il l'assomme, arrache sa creste,*

*Et de rage ardamment épris,
Luy fait voler plume & cervelle,
Tant qu'enfin la pauvre Femelle
Perdit son sang & ses esprits,
Et par sa mort termina la querelle.*

*O prodige rare & nouveau!
O continence sans seconde!
Est-il quelque Femelle au monde,
Qui quittât le plaisir & choisit le
tombeau,
Aupres d'un Masle ardent & chaud
comme un Moineau.*

Je croy que ces Vers ne
peuvent estre mieux accom-
pagnez, que d'une Lettre
qui m'est tombée entre les
mains ; Elle est d'un Hom-

92 LE MERCURE

me qui peut avec justice
passer pour bel esprit. Les
Affaires du Roy l'ayant ap-
pellé à Zutphen, apres y
avoir séjourné quelque
temps, il fut voir Nimégue,
& à son retour il écrivit
cette Lettre à une Dame
qu'il y avoit veüe.

A MADAME ***

A Nimégue.

JE vais enfin vous obeïr,
Madame, quelque effort
de memoire qu'il m'en
couste; & si vous lisez cette

Lettre, vous verrez que j'ay
rappelé les idées que je
m'estois formé en France,
des Femmes de ce Pays.
Pour vous avoüer ingenuë-
ment toutes choses, je ne
faisois nulle difference du
Duché de Gueldres & de la
Comté de Hollande, & je
croyois que toutes les Su-
jetes des Estats Generaux
estoint de grosses statuës
paistries de beurre & de
fromage, que le bon Dieu
n'avoit animées que pour
les faire croistre comme le
Lierre, toujourns en s'élar-

94 LE MERCURE

gissant. Je m'imaginois qu'un visage aussi bour-
foufflé qu'on nous dépeint
les Vents, & aussi rond que
la Lune en son plein, faisoit
la moitié de leur taille, que
le reste jusqu'à terre estoit
une paire de gros Tétons,
accablez de tant d'embon-
point qu'ils se laissoient
tomber sur le ventre, & que
ce ventre estoit assez bien
entripaillé pour faire la sim-
métrie, avec un dos rond à
proportion. Jugez, Mada-
me, s'il vous plaist, ce que
cette disposition me per-

mettoit de croire de leur démarche, si j'estois peu en peine de sçavoir comment elles pouvoient traîner ce plantureux amas de graisse, & si apres cela je croyois qu'elles sçeussent danser, à moins de me représenter des Potirons qu'on faisoit remuer par machines. Pour leur esprit, je ne puis donner aucun caractere à ce que j'en conceuois. Je le croyois materiel, mais d'une matiere si épaisse, que rien ne pouvoit la pénétrer: leur entretien me paroissoit

96 LE MERCURE

plus plein de confusion,
 que les pensées que j'en
 avois. Je me le represen-
 tois composé d'un rire per-
 petuel, parce que je ne
 croyois pas que le tabac
 leur laissât de belles dents,
 ny que leur silence fut a-
 greable, parce qu'il leur
 devoit inspirer une non-
 chalance qui panchoit trop
 vers l'affectation campa-
 gnarde. En un mot leur en-
 jouïment me faisoit rire, &
 à mon gré rien ne leur faisoit
 bien. La fièvre chaude n'a
 jamais donné de visions
 plus

plus comiques que celles
que j'avois de leur galan-
terie. Je m'imaginois que
la Ruelle la plus en vogue,
estoit la Cheminée sous la-
quelle on fumoit le plus;
que les Cadeaux les plus
magnifiques estoient des
Ambigus composez d'un
bassin de Pipes, de deux as-
siettes de Tabac haché,
d'un Pot de Biere & d'une
mesure de bran de vin, le
tout cantonné de quelques
Plats pleins de saucroute, de
beurre & de fromage; que
l'Amour qui inspire ordi-

98 LE MERCURE

nairement du respect & de la crainte, ne faisoit naistre icy qu'une familiarité sans façon, & que les soupirs qu'on jugeoit les plus passionnez estoient ceux qui sentoient une double doze de beurre fort, d'eau de vie brûlée, & de biere aigrie. Je ne me formois aucune idée du langage de leur amour, parce que je ne croyois pas que l'on fut capable icy de rien dire de tendre. Je croyois seulement que chacun avoit grand soin de son corps, &

que la delicateſſe de leur regime eſtoit bornée à prendre tous les matins en ſe réveillant une grande ſoupe au vin, dans laquelle on mettoit quantité de ce bouïllon.

Voila, Madame, une confeſſion ſincere de mes heresies, que je vous prie de pardonner à mon ignorance. Recevez, ſ'il vous plaïſt, le repentir que j'en ay, l'abjuration que j'en fais, & l'aſſurance que je vous donne que je croiray toute ma vie des Dames de ce Pays

100 LE MERCURE

les belles veritez que mes
yeux en ont veuës. Je suis,
Madame, &c.

Voicy une Nouvelle que
l'on me vient d'apprendre;
& comme on m'a assuré
qu'elle estoit veritable, &
mesme qu'elle estoit arri-
vée à Rouën, j'ay crû que je
vous en devois faire part,





L'ECHANGE.

NOUVELLE.

DEux Amis qui n'estoient mariez que depuis un an, & dont l'un avoit épousé une belle Femme, & l'autre une laide, se promenant un jour ensemble, se dirent l'un à l'autre qu'ils avoient de cruels chagrins qu'ils ne pouvoient plus supporter, & qui les feroient

assurément mourir. Celuy qui avoit épousé la laide Femme, & qui se nommoit Cleon, dit à Ariste, (c'est ainsi que s'appelloit le Mary de la Belle) qu'il s'étonnoit de luy voir tant de chagrin, puis qu'il avoit une si belle Femme, que tout le monde portoit envie à son bonheur. Il n'en demeura pas là, & pendant plus d'un quart d'heure il luy exagéra tous les avantages qu'un Mary pouvoit tirer d'une belle Femme, & combien mesme sans rien faire qui

bleffât son honneur en aucune maniere, elle pouvoit estre utile au bien de ses affaires. Ariste l'écouta patiamment, & apres avoir combattu toutes ses raisons, il voulut luy persuader qu'un Mary ne pouvoit vivre heureux avec une Femme, à moins qu'elle ne fut laide. Ils ne se persuaderent point l'un l'autre; ce qui fut cause qu'apres une heure de conversation, & beaucoup de plaifantes repliques de part & d'autre, ils se proposerent d'en faire

un Echange. Chacun en demeura d'accord, & apres s'estre juré plusieurs fois qu'ils se tiendroient parole, chacun eust si peur que son Amy n'en manquât, qu'ils furent chez un Notaire pour en passer un Acte. Ils ne trouverent qu'un jeune Clerc assez innocent, & qui estoit depuis peu dans l'E-tude du Notaire; de maniere que ces Messieurs qui sçavoient plus de Pratique que luy, luy dicterent eux-mesmes ce qu'ils vouloient. Celuy qui devoit prendre la

laide Femme, demanda du retour à son Amy, qui ne souhaitant rien plus que de s'en voir déchargé, luy donna un fort beau Cheval qu'il avoit, apres quoy ils signerent l'Acte. Le Notaire estant fort y pour quelques affaires pressées, ne revint que le soir: Il avoit un Maistre Clerc en qui il se fioit beaucoup, & qui estoit de ses Parens. Il trouva en rentrant chez luy plusieurs Actes qu'il avoit faits; & celuy de l'Echange des Femmes d'Ariste & de

Cleon s'estant trouvé parmy ceux que ce Maistre Clerc avoit dressez, le Notaire les signa tous, sans prendre garde qu'il y en avoit un de son jeune Clerc; de sorte que cet Acte d'Echange de Femme fut en bonne forme passé pardevant Notaire. Ces deux Maris estant ainsi d'accord, & croyant mesme ne pouvoir plus s'en dédire, porterent cette Nouvelle à leurs Femmes; mais ils eurent l'esprit de ne leur en parler qu'apres les avoir querellez

avec beaucoup d'emportement sur des sujets qu'ils eurent l'adresse de faire naître sur le champ; ce qui fut cause que sans balancer un moment, elles donnerent leur consentement à cet Echange, & que mesme elles executerent le Traité avec beaucoup de plaisir. Elles vécurent quelque temps assez bien avec les nouveaux Marys, & ne leur donnerent aucuns sujets de se plaindre d'elles; mais enfin elles s'en lasserent, ainsi qu'elles

avoient fait des autres, & les firent enrager chacune à leur maniere; de sorte que celuy qui avoit pris la laide, se plaignit & dit qu'au lieu d'une Femme, il avoit deux Bestes à nourrir, que cela luy coustoit trop, & qu'il ne vouloit plus tenir l'accord qu'il avoit fait. Quoy que celuy qui avoit la belle n'eut pas plus de sujet d'estre satisfait que celuy qui avoit bien voulu se charger de la laide, il ne voulut point consentir à rompre le Traité, & dit pour ses rai-

sons, que si c'estoit un mal
 necessaire que celuy de
 souffrir d'une Femme, il
 aimoit mieux vivre avec
 une belle & endurer d'elle,
 que passer ses jours avec
 une laide. Cette réponse ne
 satisfit point son Amy, qui
 voulut plaider pour ravoir
 sa Femme. Le Procez est
 encor indécis, & cette
 Cause sans doute divertira
 bien les Juges, & leur pourra
 tenir lieu de Comedie le
 jour qu'elle sera plaidée.

Pour passer de la Prose

110 LE MERCURE

aux Vers, je vous envoie
une Eglogue qui a esté icy
estimée de toutes les Per-
sonnes de bon goust, & par
cette raison je ne doute pas
qu'elle ne soit selon le
vostre.



EGLOGUE.

CELIMENE.

*LEVONS-nous, j'entrevoiy quelque
foible clarté,*

Qui déjà de la nuit perce l'obscurité.

AMARILLIS.

*Quel chagrin vous travaille? il n'est
pas jour encore,*

*Vous me faites lever plus matin
que l'Aurore.*

*Pourquoy toute la nuit vous plain-
dre, soupirer?*

*Avez-vous rien à craindre, ou rien
à desirer?*

*Vous ne paroissez plus cette Fille si
sage,*

*Qui donniez des conseils à tout nostre
Village,*

*Que chacun reveroit, & de qui nos
Bergers*

*Apprenoient les vertus aux Climats
étrangers;*

*Vostre cœur si réglé, si fort, si mag-
nanime,*

*De quelque passion seroit-il la vic-
time?*

CELIMENE.

*Je souffre, Amarillis, les maux les
plus cruels,*

*Qu'ayent inventé les Dieux pour
punir les Mortels.*

*En attendant le jour, allons dans
la Prairie,*

*Et laissons nos Troupeaux dans no-
stre Bergerie.*

*Allons, je t'apprendray par mes
tristes discours,*

*Quel malheur a troublé le repos de
mes jours.*

Que

GALANT. 113

*Que j'aime les horreurs de cette nuit
obscure!*

*Tout est calme en ce lieu, & toute
la Nature*

*Attend paisiblement le retour du
Soleil,*

*Et trouve le repos dans les bras du
Sommeil.*

*O nuit couvre-toy bien de tes plus
sombres voiles,*

*Cache nous la clarté de toutes les
Estoilles,*

*Porte de toutes parts la terreur &
l'effroy,*

*L'ame d'Alcidamis est plus noire
que toy.*

*Que ce perfide en qui j'ay trouvé
tant de charmes,*

*Ma chere Amarillis, me va couster
de larmes!*

14. LE MERCURE
AMARILLIS.

*Pourquoy vous plaignez-vous de
vos plus chers Amis?*

*Dequoy soupçonnez, vous le jeune
Alcidamis,*

*Qui méprise pour vous tant d'ai-
mables personnes,*

*Et de toutes nos fleurs vous offre des
Couronnes?*

CELIMENE.

*Hé bien, Amarillis, voy l'horreur
de mon sort,*

*Le mesme Alcidamis me va donner
la mort;*

*De la simple amitié la trompeuse
apparence,*

*Cache de nostre amour toute l'intel-
ligence,*

*Et toy mesme qui crois me connoistre
si bien,*

Qui me vois tous les jours, tu n'en

soupçonne rien?

*Perisse ce secret pour vanger mon
injure,*

*Et parlons d'un ingrat à toute la
Nature.*

*D'un air indifferant, sous des cli-
mats heureux,*

*Je voyois à mes pieds cent Bergers
amoureux,*

*Je fuyois de l'Amour les dangereux
caprices,*

*Du soin de mes Troupeaux, je fai-
sois mes delices,*

*Et mon cœur ne formoit que d'inno-
cens desirs,*

*Qui portoient avec eux de tran-
quiles plaisirs.*

*Je passois doucement mes premieres
années,*

*Lors que pour traverser mes douces
destinées,*

116 LE MERCURE

*Il t'en peut souvenir, mille maux
différens*

*Vinrent tout à la fois accabler mes
Parens:*

*Pour fuir nos ennemis, pour éviter
leur rage,*

*Il nous fallut quitter nostre aimable
rivage.*

*Nous partîmes. Je crus suivre
l'ordre des Dieux.*

*Sans prévoir mon malheur, j'arri-
vay dans ces lieux.*

*D'un visage serain & d'un esprit
tranquille,*

*Je courois à la mort en cherchant un
azile.*

*Parmy tous vos Bergers, je vis Al-
cidamis,*

*Et le reçus au rang de mes tendres
Amis.*

D'abord pour me montrer une ar-

deur peu commune,
De mes tristes Parens il suivit la
fortune.

Je vis avec plaisir qu'il s'exposa
pour nous.

Entre tous mes Amis, je l'aimay
plus que tous,

Nous menions nos Troupeaux sur
les vertes fougères,

Et je le vis pour moy mépriser vos
Bergeres.

Dans un estat si calme & si plein de
douceur,

Certain poison secret s'empara de
mon cœur.

Helas! qu'il est bien vray qu'on n'a
qu'un pas à faire

D'une amitiè si tendre à l'amour
volontaire!

Cent fois pour te tromper je l'ay dit
autrement;

118 LE MERCURE

Mais je sçay que ce pas se franchit
aisément,

Et qu'un Berger aimable avec un
peu d'adresse,

Fait de sa tendre Amie aisément
sa Maistresse.

Le Dieu de qui le nom épouvante
& fait peur,

N'a que ce seul moyen pour surpren-
dre un grand cœur:

Souvent jusqu'à l'amour le seul
destin entraîne,

Mais bien souvent aussi l'amitié
nous y mene;

Et mesme cet amour se cache mieux
à tous,

Il a je ne sçay qu'y de solide & de
doux,

Et cet Enfant retient d'une si sage
Mere,

Ce qu'elle a d'innocent, de réglé,

de sincere.

Ce voile d'amitié luy donnant un
faux jour,

Sous ce déguisement je m'èconnus
l'Amour,

Et sans m'épouvanter de l'ardeur
qui m'enflame,

J'avoüay librement le trouble de
mon ame.

L'ingrat de qui je vis hier éteindre
tout le feu,

Sçait bien de quels plaisirs le combla
cet aveu:

Je le vis à mes pieds me protester
sans cesse,

Qu'il en croyoit mourir de joye & de
tendresse.

Helas! quand il se vit absolu sur
mon cœur,

Il agit en Tyran, en lâche usure
pateur.

120 LE MERCURE

*Mille fois chaque jour, il m'insulte,
il me brave,*

*D'un sujet volontaire, il en fait son
esclave;*

*Mais quand le choix est fait, il faut
jusqu'à la mort*

*Accomplir constamment tous les
ordres du sort.*

*La raison qui s'oppose à nostre ar-
deur naissante,*

*Soutient quand il le faut nostre a-
mour chancelante.*

*Vous avez méprisé, dit-elle, mon
secours,*

*Mais puis que vous aimez, il faut
aimer toujours.*

*Voit-on, Amarillis, un sort plus
pitoyable?*

*Aussi-tost que j'aimay, je parus
moins aimable:*

*Cependant nostre amour dans ces
funestes*

*funestes lieux,
N'est encore connu que de nous &
des Dieux.
Le Ciel enfin lassé de nous faire la
guerre,
Permet à mes Parens de quitter
cette terre.
Tu sçais quels changemens mettent
fin à leurs pleurs,
Je vois finir leurs maux & croistre
mes douleurs.
Je plains Alcidamis malgré ses in-
justices,
Son cœur, Amarillis, est tout plein
d'artifices,
Et j'eus tort d'esperer que je verrois
un jour
Renaistre dans ce cœur & l'estime &
l'amour.
Que te diray-je plus dans mon mal-
heur extrême?*

122 LE MERCURE

Cet ingrat que j'aimois cent fois
plus que moy-mesme,
Me vit hier sans pitié mourante sur
ces bords,
Et malgré mon amour, malgré tous
mes transports,
Malgré mon desespoir, à mes yeux
ce volage
Suit la jeune Philis en un autre ri-
vage,
Où sans doute à toute heure à ses
pieds il reedit,
Tout ce qui m'enflama, tout ce qui
me perdit.
Ton cœur estoit mon bien, ingrat tu
me le voles:
Si ce cœur est changè, change aussi
tes paroles,
Et ne prononce plus celles qui mal-
grè moy
T'ont acquis pour toujours mon a-

GALANT.

123

mour & ma foy,
Laisse-moy ce seul bien dans cet
estat funeste,
D'un amour malheureux c'est tout
ce qui me reste;
Mais l'Aurore déjà va reblanchir
les Cieux,
Ma chere Amarillis, il faut quit-
ter ces lieux,
Ils ne me plaisent plus en cessant
d'estre sombres,
Je cherche le repos, le silence & les
ombres.
Allons nous retirer dans le fonds du
Hameau,
Et prenne qui voudra le soin de mon
Troupeau.

Puis que nous sommes
 sur le chapitre des Vers, je
 croy vous devoir faire part

124 LE MERCURE

d'une Piece Galante, qui plaira fans doute à vos belles Provinciales. Si je vous disois le Nom de l'Auteur, vous donneriez par avance à cette Piece toutes les loüanges qui luy sont deuës ; mais comme il méprise ces sortes d'Ouvrages, & qu'il est capable de plus grandes choses, il ne m'est pas permis de le nommer.



LE DIVORCE
DE L'AMOUR
ET DE L'HYMENE'E.

A I R I S.

Vous qui des loix de l'Hymenée,
Sçavez si bien tous les malheurs,
Et qui souvent parmy vos pleurs,
Avez maudit la Destinée
Qui sçeut vous choisir un Epoux
Malgré l'Amour & malgré vous,
Belle Iris, les malheurs des autres,
Doivent vous consoler des vostres;
C'est un destin commun à tous,
Amour & l'Hymen en querelle,
Depuis un temps sont separez.
Lisez-en dans cette Nouvelle,
L'Histoire que vous ignorez.

L. iij

126 LE MERCURE

*Jadis l'Amour & l'Hymenée
 Etoient Freres & bons Amis.
 Trop heureux dans leur destinée,
 Ceux à qui le Ciel a permis
 De voir la saison fortunée,
 Où parmy les nœuds les plus doux,
 Vne ardeur toûjours mutuelle,
 Toûjours tendre & toûjours fidelle,
 Confondoit l'Amant & l'Epoux.
 Si tost que l'Amour dans une ame
 Avoit fait naistre quelque flame,
 Hymen venoit la couronner.
 Ces Dieux ainsi d'intelligence,
 Entre deux cœurs faisoient regner
 La paix, la joye & l'innocence;
 Mais l'union de deux Enfans
 Egaux en attraits, en puissances,
 Ne pouvoit pas durer long-temps.
 Ce fut aux Nopces d'Elisene,
 Qu'épousoit l'amoureux Ismene,
 Qu'on les vit la dernière fois.*

Vnir leur pouvoir & leurs droits.
 Cette Nopce fut d'importance,
 Deux Roys Peres des deux Amans,
 Pour montrer leur magnificence,
 Celebrerent leur alliance
 Par mille divertissemens.
 Pour faire honneur à la Couronne,
 L'Amour & l'Hymen en personne
 Vinrent pour serrer les beaux nœuds
 Qui lioient ces Amans heureux.
 Jamais leur amitié fidelle,
 Ne parut tant que dans ce jour,
 Et jamais, la voyant si belle,
 On n'eut crû qu'Hymen & l'Amour
 Pussent un jour estre en querelle.
 Lors qu'on mena les deux Epoux
 Pour assister au Sacrifice,
 Dont l'effet heureux & propice
 Aux vœux des Amans est si doux,
 Ces jeunes Dieux pleins d'allegresse,
 Charmerent par cent tours d'adresse,

128 LE MERCURE

Les yeux du Peuple & de la Cour,
 Tantost l' Hymen tenant Ismene,
 Laissoit Elisene à l' Amour,
 Et tantost luy-mesme à son tour,
 Folastroit avec Elisene;
 Quelquefois tous deux embrassez,
 Les bras l'un dans l'autre enlassez,
 L'air enfantin, la tresse blonde,
 Changeant d'armes & de flambeau,
 Ils tromperent si bien le monde,
 Par un Spectacle si nouveau,
 Que cent fois dans cette journée,
 On prit l' Amour pour l' Hymenée,
 Et cent fois dans le mesme jour,
 L'on crût qu' Hymen estoit l' Amour.
 Le vieux Roy Pere d' Elisene,
 Ravy de voir sa Fille Reyne,
 Et que les Dieux si bien unis,
 La combloient de bien infinis,
 Songeant à sa derniere Fille,
 Psyché, l'honneur de sa famille,

*Le soir, quand on fut au Festin,
Il les prit tous deux par la main,
Et fit entr'eux assoir la Belle,
Croyant par ce presage heureux,
Les obliger d'estre pour elle
Encore mieux unis tous deux.
Psyche brilloit de mille charmes,
Tous les cœurs luyrendoiēt les armes;
Et la voyant en un moment,
Chacun d'eux devint son Amant.
Amour sujet au badinage,
Folastroit, parloit, la baisoit;
Hymen plus discret & plus sage,
La regardoit & se taisoit.
Leur flâme commençoit à peine,
Que l'on en remarqua l'ardeur,
Et menant coucher Elisene,
On s'apperçut de leur froideur.
L'Epouse marchant la premiere,
Ils regardoient toujours derriere,
Pour trouver les yeux de Psyche,*

130 LE MERCURE

Et laissant la Ceremonie,
Si-tost que l' Epoux fut couché,
Ils se fausserent compagnie:
Ainsi de deux Freres Amis,
La Beauté fit deux Ennemis;
D'abord leur ame fut saisie,
Et de haine & de jalousie,
Et se voyans Rivaux tous deux,
Chacun songea, faisant mystere,
Aux moyens de se rendre heureux,
Sans en dire mot à son Frere.

Hymen rempli de bonne-foy,
Crût s'adressant au parentage,
Que demandant Psiché, le Roy
Consentiroit au Mariage;
Et l'Amour s'assurant du cœur,
Fier de ses traits & de ses armes,
Crût aussi que tout son bonheur
Ne dépendoit que de ses charmes.

Hymen rempli de son dessein,
Vit le Roy dès le lendemain,

Et demanda Pſyché pour Femme.

Le Roy le voyant ſans l'Amour,

Et craignant leur rivale flame,

Le remit à la fin du jour,

Afin qu'un Oracle fidelle,

Dans un eſtat ſi dangereux,

Luy pût montrer lequel des deux

Pſyché devoit prendre pour elle,

Ou luy declarer que la Belle,

Pour remettre la paix entr'eux,

Ne feroit à pas-un des Dieux.

Amour averty de l'affaire,

Vers Apollon ſe transporta,

Tant d'amitié luy proteſta,

Qu'il l'engagea dans le miſtere;

Et ce Dieu pour plaire à ces vœux,

Rendit cet Oracle fameux,

Que Pſyché, cet objet aimable,

Conduite en un Deſert affreux,

Attendroit un Monſtre effroyable,

Que tous les Dieux dâs leur courroux :

Avoient choisi pour son Epoux.

*Le Roy, comme pieux & sage,
Obeit, quoy qu'outré de rage.*

*Psyché, à la fleur de ses ans,
Fut conduite en triste équipage,
Dans les bras du Dieu des Amans;*

*Hymen affligé de l'Oracle,
Et du cruel decret des Dieux,*

*La perdant sans y faire obstacle,
La suivoit les larmes aux yeux,*

*Et l'Amour caché dans la presse,
Rioit des pleurs & des soupirs*

*Qu'Hymen donnoit à la Princesse
Qu'il alloit combler de plaisirs.*

*Ab! que ce Dieu trouva de charmes
Avoir l'Hymen plein de douleur,*

*Qui donnoit à Psyché des larmes
Qu'il ne devoit qu'à son malheur.*

*La nuit vint, Psyché fut laissée,
Avec la cruelle pensèe,*

Qu'un Monstre l'alloit dévorer;

*Mais l'Amour endes lieux si sobres,
Parmy le silence & les ombres,
Prit le soin de la r'assurer.*

*Dans une demeure enchantée,
Au milieu de tous les plaisirs,
Sur l'aisle des jeunes Zephirs,
Elle fut doucement portée;
Et c'est dans cet heureux séjour,
Que sans Parens, sans Hymenée,
Seule, contente & fortunée,
Elle se rendit à l'Amour.*

*Ce Dieu dans ce lieu solitaire,
Goustant le plaisir du mystere,
S'apperçeut de tout son pouvoir,
Et s'étonna de sa foiblesse,
D'attacher toûjours la tendresse,
Aux Loix d'Hymen & du devoir.*

*La nuit leur seule confidente,
Cacha leurs feux d'un soin discret;
Mais Psyché se voyant contente,
Ne pût pas garder son secret,*

134 LE MERCURE

*Voulant que sa Sœur Elisene
Fut témoin de tant de grandeur.
Elle fit venir cette Reyne,
Et luy declara son bonheur,
Ignorant encor son vainqueur.
Hymenée à cette nouvelle,
Commença de voir son erreur,
Et par un conseil plein d'horreur,
Il fit tant enfin que par elle
Il fit découvrir que l'Amour
Voyoit Pſyché dans ce séjour.
D'abord il avertit sa Mere,
Que son Frere s'estoit caché.
Venus instruite de l'affaire,
S'en prit à la seule Pſychè,
Par plus d'un tourment effroyable,
Elle crût la faire mourir.
Le pauvre Amour inconsolable,
Gemissoit de la voir souffrir,
Et plein d'une juste colere,
Jura le Styx, serment des Dieux,*

*Qu'il n'iroit plus avec son Frere,
Et qu'il le fairoit en tous lieux.
D'un autre costé l'Hymenée,
Et plus modeste & plus discret,
Voyant sa triste destinée,
Ne jura pas moins en secret,
Et se promit pour sa vengeance,
De tourmenter & des-unir
Tous ceux qu'Amour par sa puissance
Pretendrait joindre à l'avenir.
Aussi tost la Troupe immortelle,
Instruite de cette querelle,
Mariant l'Amour à Ppsyché,
Croyoit raccomoder l'affaire;
Mais les Dieux ne le pouvoient faire,
Le mot du Styx estoit lasché:
De ce Serment inviolable,
Amour pretexta son couroux,
Et demeurant inbranlable,
Il ne voulut point estre Epoux,
Ppsyché demeura sa Maistresse,*

136 LE MERCURE

*Jamais Epoux, toujours Amans,
Unis par leur seule tendresse.
Ils eurent de si doux momens,
Qu'Amour pour tenir sa promesse,
N'eust plus besoin de ses Sermens.
Il commença lors de connoistre
Le doux plaisir d'estre seul maistre,
Et de regner seul sur les cœurs;
Et flatté de tant de puissance,
Il ne goustâ plus de douceurs,
Que celles de l'indépendance.
Hymen d'abord dans son courroux,
Crût se rendre bien redoutable,
Donnant de sa main un Epoux,
Pour rendre un Amant misérable;
Mais qu'à d'il voit ses plus beaux jours
Marquez de soupirs & de larmes,
Et que l'Amour venoit toujours
Y mesler de tristes allarmes.
Il connut que ses plus doux nœuds,
Lors que l'Amour ailleurs engage,
N'avoit*

N'avoit au plus que l'avantage
De faire bien des malheureux.
N'osant lors montrer sa foiblesse,
Afin d'avoir toujours la presse
A ses tristes Solemnitez,
Il sçeut ajouter par adresse
Ces folles inegalitez,
De rang, d'estat & de richesse,
Et mit encore à ses costez,
La raison, l'honneur, la sagesse;
Mais l'Amour malgré tant d'apuy
Fut seul encore plus fort que luy.
Il rit de leurs folles intrigues,
Dédaignât l'Hymen & ses brigues,
Et loin d'en estre plus soumis,
Il se flate de plus de gloire,
A remporter seul la victoire
Sur tant de puissans ennemis.

Voila la source infortunée,
D'où nâquit la division

Tome VI.

M

138 LE MERCURE

*Qui rompit la belle union
 De l'Amour & de l'Hymenée,
 Le temps n'a fait que l'augmenter.
 Tous deux appliquez à se nuire,
 Et travaillans à se détruire,
 Se plaisent à se tourmenter,
 On ne les voit jamais ensemble.
 Les Epoux que l'Hymen assemble,
 Sont à peine unis un seul jour,
 Amour les quitte ou les separe,
 Et l'Hymenée aussi barbare,
 Si-tost qu'il peut avoir son tour,
 Separe ce qu'unit l'Amour.
 Que d'ëvils, de maux & de plaintes!
 Que de tourmens & de contraintes,
 Leur querelle nous couste à tous,
 Et que ces Dieux par leurs caprices,
 Causent de rigoureux suplices
 Aux Amans ainsi qu'aux Epoux!
 Mais, l'Hymen, quoy qu'il puisse
 faire,*

*Est toujours le plus malheureux,
 Tout le monde maudit ses nœuds,
 Parce qu'Amour leur est contraire;
 Sans ce Dieu les plus doux momens,
 Sont pleins de troubles & d'alarmes,
 Et l'Amour seul avec ses charmes,
 Suffit au bonheur des Amans.*

*Profitez de cette querelle,
 Vous que l'Hymen fit tant souffrir,
 Que l'on vous vit preste à perir
 Sous sa loy penible & cruelle;
 Et pour vous vanger dès ce jour,
 Prenez le party de l'Amour.*

*Je viens d'apprendre une
 Histoire dont les Incidens
 sont si nouveaux, que je
 ne croy pas que vous ayez
 jamais rien entendu de pa-*

140 LE MERCURE

reil. La voicy, vous en jugerez, & vous verrez qu'elle n'a rien de commun avec toutes celles qui grossissent tant de Volumes.





LA FOLIE.

Nouvelle singuliere.

DAns une des plus considerables Villes de France, apres Paris, & où l'on se divertit le mieux, & avec le plus de liberté, deux Femmes mariées, & une Veuve, firent une partie de promenadé avec deux Hommes mariez & un Garçon. Les deux Femmes es-

coient encor belles & un peu coquettes, & les deux Hommes ne leur cedoient pas en bonne humeur: La Veuve estoit agreable, spirituelle, enjouée; elle estoit l'ame de toutes les parties, & l'on croyoit n'en pouvoir faire d'agreables sans elle. Le Garçon estoit jeune, bien fait, il avoit de l'esprit & du bien, & devoit bientôt partir pour aller à la Cour, où ils estoit mis dans la teste de faire fortune. Toute cette compagnie enjouée, estant dans un Villa-

ge tres-agreable, où il ne manquoit rien, tant à cause de la beauté du lieu, que du nombre de toutes sortes de provisions que l'on y avoit fait porter, resolut de s'y bien divertir pendant quelques jours, & dès le mesme soir les liqueurs ayant échauffé l'esprit de toute cette belle troupe, l'une des Femmes dit qu'il falloit faire quelque chose d'extraordinaire, & qui fit parler de leur débauche. Chacun y consentit dans la chaleur du vin, & l'on examina

144 LE MERCURE

ce que l'on pouroit faire.
 On proposa un Combat entre les Femmes ; mais on dit que cela n'estoit pas nouveau , & que l'on avoit déjà veu des Femmes Duelistes. On dit apres qu'il ne falloit sortir de table de trois jours , & que le premier qui en sortiroit , si c'estoit un Homme , payeroit dix mille livres , & que si c'estoit une Femme
 La Débauche fait dire bien des folies ; mais quand on n'est plus à soy , quoy que l'on puisse dire , & quoy qu'on

qu'on puisse faire on est toujours excusable : La troisième proposition qui fut agitée, fut d'aller à l'Armée, & de faire habiller les Femmes en Hommes. Elle fut rejetée aussi bien que les autres, parce qu'il falloit trop de temps pour l'exécuter, & que l'on ne vouloit pas laisser passer la chaleur où l'on estoit; ce qui fut cause qu'une Femme prit la parole, & dit que pour faire parler de leur compagnie, & mesme promptement, il falloit imiter celuy

146 LE MERCURE

qui brûla le Temple d'Epheſe, ou plutoſt Neron qui mit le feu à Rome, & la vit brûler avec plaifir; Que chacun, pourſuivit-elle, s'imagi- ne qu'il eſt Neron, & que la Maifon où nous ſommes eſt la Ville de Rome, met- tons y le feu, & voyons la brûler avec plaifir. Elle eut à peine ceſſé de parler, que pluſieurs dirent qu'ils eſ- toient de ſon ſentiment; & s'eſtant encor échauffez en buvant des liqueurs, ils re- ſolurent de venir promp- tement à l'exécution de ce

beau dessein. Le Garçon qui devoit estre le plus fou, parut le plus sage, & s'y opposa fortement. Je suis jeune, leur dit-il, & j'ay des pretentions à la Cour, & si je fais ce coup d'étourdy, je n'auray jamais l'agrément d'aucune Charge. Vous autres, continua-t-il, dont les affaires sont établies & dont la fortune est faite, vous sçaurez bien vous tirer d'embaras, & l'on n'osera mesme vous nommer, & par cette raison, poursuivit-il, je ne pretends point

148 LE MERCURE

m'embarasser dans une affaire dont j'éuirois seul tous les inconueniens qui en pourroient arriver. Je feray toute autre chose, on n'a qu'à proposer ce que l'on veut faire, ou plutoit à commencer, & l'on verra que je suis de bonne compagnie, & que je ne feray pas des derniers à suivre l'exemple des autres. On se mocqua de ce raisonnement qu'on n'écouta qu'à peine : On fut chercher -force Fagots & force Cotrests : On en -garnit le dessous

& le tour de la porte, & l'on mit auffi tost le feu. Le Garçon fit tout ce qu'il pût pour l'empescher; mais il luy fut impossible, jusqu'à ce que la fumée ayant écarté tous ces Incendiaires, il les enferma les uns dans une Salle, & les autres dans la Grange où ils s'estoient retirez. Il fit ensuite éteindre le feu; & comme ils s'en furent apperceus, ils le querellerent, & luy dirent qu'il n'estoit pas Homme de compagnie. Il leur répon-

dit qu'il ne vouloit rien faire qui eust déjà esté fait; que Neron, quoy qu'Empereur, n'estoit pas un Homme à imiter, qu'il estoit prest de faire tout ce que la compagnie voudroit, & que si l'on souhairoit qu'il se jettât dans l'eau la teste la premiere, il alloit commencer. Cela remit un peu les esprits qui estoient si indignez contre luy, qu'ils avoient arresté de luy jouer quelque mauvais tour. Puis que vous avez resolu d'estre raisonnable,

reprit la Femme la plus folle, nous verrons bientost si vous persevererez dans ce dessein : Nous voila trois Femmes & trois Hommes, continua-t-elle, il faut que nous nous marions, & que les trois Hommes tirent au fort, pour voir celles qui leur tomberont en partage. Toute la compagnie fut de cet avis ; les deux Femmes déjà mariées écheurent aux deux Hommes qui l'estoient aussi, & le Garçon eust la Veuve dont elle ne fut pas fâchée, ce qui fut

cause qu'elle poursuivit avec chaleur l'exécution d'un dessein si extraordinaire. Pour en venir plus facilement à bout, ils firent publier dans le Village qu'ils estoient venus pour se marier, & avant que le jour où leur Folie devoit éclater fut arrivé, ils mirent le Curé de tous leurs repas; ils parlerent en suite des Permissions qu'ils avoient de se marier à la Campagne, & en ayant veu une entre les mains du Curé, qui avoit esté donnée pour d'autres,

un de la compagnie la sceut
si bien contrefaire, que le
Curé crût que celles qu'ils
luy presenterent estoient
veritables; il ne souhaitoit
pas qu'elles fussent fausses,
car il n'avoit pas souvent de
pareilles aubeines. Le jour
qu'ils avoient pris pour se
marier estant venu, ils eu-
rent assez d'aveuglement
pour faire ce qu'ils avoient
resolu; & comme ils a-
voient imposé de grosses
peines contre celuy ou celle
qui feroit manquer ce des-
sein, aucun n'osa s'en dé-

dire. Leurs Laquais regarderent tout cela comme un jeu, & quoy qu'il fut poussé unpeu trop avāt, ils crurent pendant toute la journée que cette Folie n'auroit point de suite; mais quand ils virent le soir que l'on passoit à la consommation, il y en eust un plus zelé que les autres, qui fut toute la nuit le dire à son Maistre. Sa surprise fut grande, il n'éclata pas toutefois comme il sembloit qu'il le devoit faire: Il dit seulement à ce fidele Valet de retour-

ner auprès de sa Maistresse,
de ne pas témoigner qu'il
s'estoit apperceu de ce qui
s'estoit passé, & de faire en
sorte qu'on ne sceut point
qu'il estoit venu le trouver.
Ce malheureux Mary (si de
pareilles aventures peuvent
rendre un honneste Hom-
me malheureux) fut trouver
celuy dont la Femme s'es-
toit remariée aussi bien que
la sienne. Il n'eut pas plu-
tost appris cette nouvelle,
qu'outré de colere il fit
éclater des transports fu-
rieux & qui n'alloient pas à

156 LE MERCURE

moins qu'à tout tuer; l'autre qui estoit plus pacifique, luy representa qu'il devoit les moderer, & par de fortes raisons il sçeut si bien l'en convaincre, que l'autre consentit à ce qu'il voulut, & ils demurerent d'accord ensemble de ce qu'ils devoient faire. Le premier commanda à tous les Gens de ne point laisser entrer sa Femme quand elle reviendroit de son Voyage, mais de la faire attendre à la porte, jusqu'à ce que l'on fut venu l'avertir qu'elle y es-

toit. Cet ordre fut pon-
ctuellement executé, & les
Laquais eurent beau heur-
ter lors qu'elle vint, le Por-
tier fut inexorable, & ne
voulut jamais ouvrir pour
laisser entrer le Carosse.
Pendant le Dialogue des
Laquais avec le Portier, &
du Portier avec la Dame,
le Mary descendit & s'es-
tant avec un air froid & un
visage de Juge, approché de
la portiere du Carosse de sa
Femme. Que vous plaist-il,
Madame, luy dit-il? Je veux
entrer, s'il vous plaist, Mon-

18 LE MERCURE

seigneur, luy repartit-elle. Si vous me voulez parler de quelque affaire, poursuivit-il, nous pourons bien nous en entretenir icy. Je croy que vous ne songez pas à ce que vous dites, luy repliqua-t-elle. Vous m'excuserez, Madame, luy dit-il, en continuant de luy répondre avec beaucoup de sang froid. Mais, Monsieur, reprit-elle en haussant la voix, je pense que vous ne me reconnoissez pas, & que vous me prenez pour une autre? Je vous connois fort bien,

Madame, luy repliqua-t-il, en luy faisant une reverence accompagnée d'un sourire qui la fit trembler. Vous estes une nouvelle Mariée, & vous avez épousé M*** Il luy nomma celuy que le sort luy avoit donné pour Mary dans leur Débauche. Cette repartie l'étonna, quoy qu'elle s'attendit à quelque chose de semblable. Elle cacha pourtant sa surprise du mieux qu'il luy fut possible, & se defendit en riant, croyant que c'estoit le seul & veritable

moyen de l'empescher de croire cette verité. Elle eust beau dire, il luy tint toujours le mesme discours; & n'ayant pas voulu permettre que son Carosse entrât chez luy, ny qu'elle y entrât elle-mesme, elle fut contrainte de s'en retourner; elle se fit mener chez une de ses Amies, & envoya son Carosse, ses Chevaux & ses Gens dans une Auberge, où la dépense n'est point payée par son second Mary, ce qui luy déplaist beaucoup, aussi bien
que

que le bruit de son Histoire
qui commence à se répan-
dre, & dont on parlera sans
doute par toute la terre, les
événemens de cette His-
toire estant si singuliers,
qu'il n'en arrive pas tous les
jours de semblables. Pas-
sons à sa Compagne, &
voyons ce que fit son Mary.
Il donna les mesmes ordres
à ses Gens que l'autre Mary
avoit donnez; mais il com-
manda qu'on les executât
avec toute la civilité imagi-
nable, & que dés que sa
Femme seroit à la porte, on

Tome VI.

O



l'en vint avertir le plus promptement que l'on pouroit. Ses ordres furent ponctuellement suivis; & dès qu'il fut averty de l'arrivée de sa Femme, il descendit le plus viste qu'il pût, & avec un visage qui marquoit autant de joye qu'il avoit dans l'ame de chagrin & de colere; il courut à la portiere du Carosse, & apres avoir embrassé sa Femme avec tous les témoignages d'une veritable tendresse: Ne descendez pas, Madame, luy dit il en montant

dans le Carosse, il n'est pas encor tard, & le jour est si beau que nous pourons faire un tour de promenade ensemble. La Dame qui ne cherchoit qu'à plaire à son Mary, & qui apprehendoit qu'il n'apprit tout ce qui s'estoit passé, eut pour luy toute la complaisance imaginable. Ils partirent donc; Elle demanda où ils alloient, le Mary répondit qu'elle l'apprendroit bien-tost, & qu'il avoit donné ses ordres. Il estoit vray, & il avoit commandé à un de ses

Laquais de monter derrière le Cocher, & de le conduire où il avoit resolu d'aller. C'estoit dans un Convent où sa Femme fut obligée d'entrer malgré ses prieres, ses larmes & les cris, qui ne pûrent rien gagner sur l'esprit de cet équitable Mary; Quant à la Veuve, elle dit qu'elle est bien mariée, ce qui n'embarasse pas peu celuy qui n'a crû l'épouser que pour se divertir.

Après une Histoire si extraordinaire, je croy ne vous

pouvoir rien envoyer qui
vous soit plus agreable que
la Piece suivante. Comme
elle est naturellement écri-
te, je croy que vous y trou-
verez beaucoup d'endroits
qui vous plairont.



ARTICLES
D'UNION,

Entre Lycidas & Arclife.

DEux jeunes cœurs oysifs, lassez
de ne rien faire,
Fort propres cependant à quelque
doux mystere,
Et voulant de leur temps faire un
heureux employ,
Ont crû qu'il estoit necessaire
Qu'Amour fut leur arbitre & leur
donnât la loy;
Mais l'un & l'autre est incapable
De se gesner pour un moment,
Et le destin le plus charmant,
Le plaisir le plus delectable,
Leur paroistroit un suplice effroyable

*S'il leur coustoit le prix de quelque
engagement.*

*Ainsi pour prévenir l'Amour qui se
déguise,*

*Et dont les coups trop forts trouble-
roient le repos.*

De Lycidas & d'Areliſe,

Ils ont jugé qu'il estoit à propos

*D'expliquer leurs desseins avec
pleine franchise.*

*Les articles suivans le font en peu
de mots,*

*Dont ils effaceront, de crainte de
surprise,*

Ceux qu'ils ne croiront pas de mise.

I.

*La charmante Areliſe aimera Ly-
cidas*

Avec tendresse & confiance

*Et dès que Lycidas en aura connoiſ-
ſance,*

168 LE MERCURE

Il tâchera d'avoir de la constance
 Pour la sacrifier à ses divins appas:
 Mais si son cœur n'en trouve pas,
 L'aimable Arelise en ce cas
 Se souviendra qu'à quoy qu'on soit
 sensible,
 Nul ne s'engage à l'impossible.

II.

Si donc de Lycidas l'étoile est plus
 puissante
 Que toute la beauté
 Qui peut fixer une humeur incon-
 stante
 Il tâchera du moins d'avoir la vo-
 lonté
 De changer son humeur changeante,
 Et d'un si grand effort sur sa legereté
 Arelise sera contente
 Jusqu'à ce que des Dieux la suprême
 bonté,
 Aux vœux de Lycidas propice &
 bien

*bien faisante,
Ait changé de son cœur la constance
apparente,
Et l'ait rempli, secõdant son attente
D'une réelle fermeté.*

III.

*Leur union sera l'union des delices,
Leurs entretiens pleins d'un doux
agrément,
Et les mots de chagrins, de douleurs,
de suplices,
N'en troublerõt point l'enjoûment.*

IV.

*Quand Lycidas pres d'une Belle,
Debitera des fleurettes en l'air,
Arelise croira qu'il pense luy parler,
Et prendra ces douceurs pour elle.*

V

*Mais elle n'écouterà pas
Ce qu'un autre luy pourra dire;*

170 LE MERCURE

*Et si quelque badin, autre que Ly-
cidas,*

Reüssit à la faire rire,

Pour éviter les accidens

*Où l'on l'exposeroit par cet affront
insigne.*

Arelise luy fera signe,

Que ce n'est que du bout des dents.

VI.

*Tous deux s'exposeront aux plus
grandes fatigues:*

*Pour tenir bien secret le nœud de
leurs amours,*

Vn peu de mystere est toujours

L'assaisonnement des intrigues.

*Tromper des surveillans est un plai-
sir charmant,*

*Et les ardeurs qu'on couvre en sont
bien plus parfaites:*

*Vne Belle qui suit ce doux rafine-
ment,*

GALANT. 171

*N'accorde à son Amant que des
faveurs secrettes.*

VII.

*Comme Arelise a le cœur delicat,
Sa flame sera sans éclat,
Ses faveurs ne seront que de ce ca-
ractere.*

*Et Lycidas suivât un exèple fidoux,
Et choisissant à son tour le mystere,
En atmera bien mieux une particu-
liere,*

Qu'une trentaine aux yeux de tous.

VIII.

*Comme leur douceur naturelle
Les attache tous deux à celles de la
paix,*

*L'on peut présumer que jamais
Ils n'auront entr'eux de querelle;
Mais comme on se lasse de tout,
Ils croiront si la paix les lasse &
les divise,*

172 LE MERCURE

*Qu'un peu de bruit est un friand ra-
goust,
Où l'appetit des cœurs se réveille
& s'aiguise,
Qu'il faut quelquefois se gronder
Plutost sur la moindre chimere,
Pour goustier apres la colere,
Le doux plaisir de se raccommoder.*

IX.

*Ainsi soit feinte ou veritable,
Il faut de temps en temps quelque
division;
Mais en pareille occasion,
Tous deux aurôt l'humeur traitable,
Le couroux ne doit pas durer,
Ny venir si souvent qu'il se tourne
en manie.*

*Arelise comme ennemie
De l'ombre de la tyrannie,
De Lycidas ménagera la vie;
Elle aura soin de le bien assurer,*

*Avant qu'il ait le temps de se des-
esperer,*

*Ny mesme de jurer
Qu'il en a quasi l'envie.*

X.

*Que si cette Belle irritée,
Gardât trop longtemps ses froideurs,
Expose Lycidas à toutes les fureurs
Dont l'ame d'un Amant peut estre
transportée,*

*Il la quittera tristement,
Mais ne fera pas la sottise
D'aller se pendre en ce moment;
Car apres ce beau coup, sans doute
qu'Areliſe
Pleurerait, mais en vain, la mort
de son Amant;*

*Et luy qui pour plaire à sa Belle,
Ne doit jamais rien negliger,
Aura grand ſoin de ne pas l'affliger
D'une douleur ſi cruelle.*

*Si quelque indispensable absence,
Les separe pour quelques jours,
Ils diront que les maux ne durent
pas toujours,*

*Et prendront tous deux patience:
Sans se donner en proye à la douleur,
Ny se laisser secher à la triste lan-
gueur*

*Qui suit dans les Romans une telle
avanture;*

*Le plaisir de se revoir,
Qui flatera leur espoir,
Leur en fera cherir la conjoncture;
L'aise & l'empressement qui sui-
vent un retour,*

*Ne sont pas les plaisirs les moindres
de l'Amour.*

*La tristesse en ce point mesme la
plus profonde,*

Par la raison doit se laisser dompter.

*Ainsi nos deux Amans pour la mieux
surmonter,
Diront que souvent dans le monde
L'on recule pour mieux sauter.*

XII.

*Leurs entretiens & leurs Billets,
Ne seront pas difereus dās leur stile;
Ny la Campagne, ny la Ville,
Ne verront rien de triste en leurs
Poulets.*

*Comme l'Amour ne les assemble
Que pour rire & gouter la douceur
de ses feux,
Se voyant separez, ils conviendront
tous deux,
Iusques au jour qu'ils puissent rire
ensemble,
Que leurs plumes riront pour eux.*

XIII.

*Enfin leurs cœurs unis d'une si douce
chaisne,*

176 LE MERCURE

*Ne se gesneront pas dans leurs
moindres desirs,*

Ils gouteront de doux plaisirs,

Sans aucun mélange de peine,

Et cette Vnion durera

Le plus longtëps que faire se pourra.

Lors mesme qu'elle finira

La Belle s'en consolera;

Et Lycidas fort doucement dira

*Que c'est le sort commun de toute
chose humaine.*

Comme la diversité plaist,
& sur tout en France, je
croy que des Pieces Galan-
tes, je dois passer aux Nou-
velles, & qu'elles vous en-
nuveront moins estant ainsi
mêlées.

Le Roy ayant appris que le Duc Charles de Lorraine se preparoit à s'emparer par intelligence des dix Villes d'Alsace qui luy ont esté cedées par le Traité de Munster, s'est mis en marche pour s'en assurer ; & Sa Majesté a envoyé vers le Magistrat de Strasbourg, pour luy faire sçavoir qu'il n'en devoit prendre aucun ombrage. On ne doit pas s'étonner du succez que ce grand Monarque a eu dans dans ce Voyage; les justes entreprises réüssissent pref-

178. LE MERCURE

que toujours, sa seule presence ayant suffy pour le rendre maistre absolu de ces Places qui luy appartenoient déjà. Il a bien-tost esté de retour à Nancy, où il a sçeu en arrivant la prise de Trèves apres huit jours de Siege. Sa Majesté a esté obligée de s'assurer de cette Place, pour en chasser les Troupes Espagnoles qui s'y estoient jettées contre les Traitez, & malgré la pluspart des Habitans, en faveur desquels on a moins pressé ce Siege, afin de ga-

rantir la Ville, que Sa Majesté a voulu conserver. Les Anglois ont repris l'Isle de Sainte Helene sur les Hollandois, & ils ont adjoué à cette conquête, la prise de plusieurs Vaisseaux venans des Indes Orientales, & tres-richement chargez, du nombre desquels sont l'Elephant, l'Europe & l'Armateur de Frislande. Le Comte de Montecucully, dont les Troupes avancent toujours, avoit fait quelques Détachemens pour tenter quelque entreprise.

sur l'Alsace; mais le prudent Voyage du Roy ayant mis à couvert les Places sur lesquelles il avoit dessein, il a retiré ses Troupes. Monsieur de Turenne croyant pouvoir engager les Ennemis à donner Bataille, a marché vers eux dans la resolution de les combattre. Je vous envoie l'Ordre de Bataille de l'Armée de ce General, que j'ay fait graver expres, afin que vous en puissiez faire part à toute vostre Province. A

Les Hollandois ayant perdu trois Provinces, sans compter Mastric, ont repris aux despens de la vie de quatre milles Hommes, la petite Ville de Narden, qui sans se defendre s'estoit renduë aux armes de Sa Majesté. Quelques jours avant la reddition de cette Place, Messieurs les Comtes de Gassion & du Roure, leur tuerent deux cens Hommes, & en firent deux cens prisonniers, dans une embuscade proche de leur Camp. Il y a eu un Renou-

vement des Capitulations ou anciennes Alliances entre la France & la Porte du Grand Seigneur: La haute estime où l'on y tient le Roy, & les soins de Monsieur le Comte de Nointel, n'ont pas peu contribué à ce Traité, par lequel on laisse deux Eglises à Constantinople. Est il un Monarque au Monde qui travaille plus que le nostre pour la gloire de la Religion? Les Imperiaux nous ayans pris une Redoute, Monsieur le Comte de Gui-

che qui survint les en chassa
aussi-tost, puis tailla en pie-
ces un Regiment de Croates
& un de Cuirassiers; Il y eut
plus de vingt Officiers de
tuez, & pres de quatre cens
Soldats de prisonniers. Le
Roy a fait recevoir en sa
presence Monsieur le Duc
de Soubize en la Charge de
Capitaine-Lieutenant des
Gens-d'armes de sa Garde,
vaccante par la Démission
volontaire que Monsieur
de la Salle en avoit faite en-
tre les mains de Sa Majesté;
& Monsieur le Marquis de

S. Luc fut aussi reçu en celle de Capitaine Sous-Lieutenant de la même Compagnie, qu'avoit Monsieur le Duc de Soubize. Comme Sa Majesté ne donne l'agrément de pareilles Charges, qu'à des Personnes d'un grand mérite, je ne vous diray rien à l'avantage de ces Messieurs, qui d'ailleurs vous doivent estre connus. Monsieur l'Evesque de Wurtzbourg ayant manqué à la parole qu'il avoit donnée de demeurer neutre, a laissé passer mille Chevaux

Chevaux, qui sont venus dans les Fauxbourgs de Wertheim, où Monsieur de Turenne faisoit moudre du grain & cuire du pain; comme il n'y avoit pour Gardes que cent cinquante Dragons, les mille Chevaux enleverent aisément le Pain & les Farines, & les chargerent sur des Bateaux; mais Monsieur de Turenne en ayant esté averty, envoya apres eux un Corps, qui bien qu'il ne fut pas plus fort, les obligea à prendre la fuite, apres qu'ils eurent

mis le feu aux Bateaux. Les Païsans de l'Evesché de Wurtzbourg, ayans par ordre de leur Souverain, qui a receu Garnison Imperiale dans la Capitale, fait main basse sur quarante Vivandiers & Valets, qui sur la bonne-foy de la Neutralité s'estoient répandus dans les Villages de ce Diocese; Monsieur de Turenne par reprefailles d'une si lâche action, a fait pendre les Meurtriers & mettre le feu à plusieurs Villages: Il pouvoit encore se vanger avec

plus de rigueur; mais chacun sçait que ce Prince est modéré. Sa Majesté estant revenue de Nancy avec sa diligence ordinaire, a esté complimentée de tous les Corps. Monsieur de S. Clas ayant rencontré le Prevost de l'Armée Imperiale, avec tous les Fouriers, en a fait vingt-neuf prisonniers. Monsieur de Saint Romain, Ambassadeur de France en Suisse, a eu tout le succez qu'il pouvoit souhaiter à la Diete de Basse, & y a obtenu des Cantons tout ce qu'il

leur a demandé, nonobstant les efforts que les Ennemis ont faits pour traverser la Negociation, & les bruits contraires qu'ils avoient publiez. Les Espagnols nous ont enfin déclaré la Guerre, afin d'avoir la Paix. On a appris que Monsieur le Comte de Guiche qui n'entreprend rien sans donner d'heureuses marques de sa valeur & de sa bonne conduite, a défait six cens Cuirassiers de l'Armée Imperiale. L'Academie Françoise, estant venue compli-

menter le Roy sur son heureux retour, la parole fut portée par Monsieur Talemant, Prieur de S. Albin: Il s'en acquita avec son éloquence ordinaire. Vous sçavez qu'on ne peut avoir plus d'esprit & de feu qu'il en a, & que jamais personne n'a mieux loué le Roy, que ce futur Abbé. J'ay oublié en vous parlant de l'Academie, de vous dire que par une magnificence toute Royale, Sa Majesté fait donner depuis un an à chacun des Academiciens un

190 LE MERCURE

Jetton d'argent chaque jour qu'ils s'assemblent; & comme ils sont quarante, & qu'ils tiennent Academie trois fois la semaine, on leur distribuë par mois deux cens quatre-vingts Jettons. Les absens n'ont point de part à cette distribution, & chaque jour d'Assemblée on donne aux presens les quarante Jettons, quand mesme ils ne seroient que douze.

La Duchesse d'Yorck est arrivée icy avec la Duchesse de Modene sa Mere, & le

Prince Rinaldo d'Este son
Oncle. Les Carosses du
Roy l'avoient esté prendre
jusqu'à Fontainebleau, où
Monsieur le Comte de Saint
Aignan luy fit compliment
de la part du Roy; Mon-
sieur le Marquis d'Haute-
fort de la part de la Reyne;
Monsieur le Marquis de
Grave de la part de Mon-
sieur; & Monsieur le Mar-
quis de Bron de la part de
Madame. Depuis son en-
trée dans le Royaume, elle
a toujours esté deffrayée aux
despens du Roy; & Mon-

fieur le Marquis d'Angeau, qui a eu toute la gloire de la Negociation de ce Mariage ne l'a point quitée: Elle ne fut pas plutoſt arrivée en cette Ville, que Monſieur le Duc de Richelieu la vint ſaluer de la part du Roy, & Monſieur le Duc de la Viéville de la part de la Reyne, ainſi que Monſieur le Mareſchal du Pleſſis de la part de Monſieur. Ils ſ'acquitterent tous fort bien de cette commiſſion, & leurs compliments répondirent à ce que l'on attendoit d'eux.

Le

Le Roy, Monsieur, Madame, & toute la Cour, sont venus voir ces Princesses à l'Arsenal, qui furent ensuite voir la Reyne à Versailles, où elles furent regalées d'une magnifique Collation, apres que le Roy qui lesavoit fait monter dans sa Calèche, leur eust fait voir une partie des Jets d'eau du petit Parc. La Reyne est venuë icy leur rendre leur visite. Enfin apres un an & demy d'allées & de venuës, de Marches, de Contremarches, & de Délibéra-

tions, les Imperiaux ont passé le Rhin. Monsieur le Marechal d'Humieres ayant esté détaché de l'Armée de Monsieur le Prince de Condé, avec trois Brigadiers qui sont Monsieur de Catheux, & Messieurs les Marquis de la Rabliere & de Sourdis, estant arrivé du costé de Mons avec Monsieur le Marquis de Faurilles, Lieutenant General de la Cavalerie Legere, en fit aussi-tost brûler les Fauxbourgs. Le Sieur Pancrace-Arnofini fit des choses sur-

prenantes en cette occasion, où il reçut un coup de Mousquet au travers la cuisse, & son Cheval deux autres. Il mit neantmoins pied à terre pour rompre la Barriere qui estoit fermée, puis estant remonté à Cheval, il poussa les Ennemis jusques à leur Contrescarpe. C'est assez parler de Nouvelles, parlons de quelque chose de plus divertissant, & voyons ce qui arriva dernièrement à un Bel Esprit.

A V A N T U R E
D'UN BEL ESPRIT.

VN de ces beaux Esprits de bon gouſt, qui ne ſont point guindez, qui ſçavent beaucoup, & qui n'affectent point de le faire connoître, s'eſtant un jour trouvé en débauche, toute la compagnie but ſi bien que le bel Eſprit s'en reſſentit auſſi bien que les autres. Le Maïſtre du Logis

le renvoya dans son Carosse,
& le Cocher l'ayant arresté
devant sa porte, demeura
quelque temps sur son siege
pour luy donner le loisir de
sortir du Carosse; & jugeant
qu'il luy avoit donné plus
de temps qu'il ne falloit
pour en descendre, & n'en
ayant toutefois entendu
sortir personne, fut obligé,
malgré la paresse qui l'avoit
empesché de faire d'abord
son devoir, de descendre de
son siege pour voir s'il y
avoit encor quelqu'un dans
le Carosse, & n'y ayant veu

personne, il s'en retourna d'abord chez luy, & remit son Carosse sous la Remise ordinaire, & ses Chevaux dans l'Ecurie: Il fut ensuite oster les Vitres du Carosse, comme il avoit tous les foirs accoustumé de faire, & mit en leur place des grilles d'ozier, puis il se fut coucher. Le Maistre du Logis estant de Robe, un Homme de Qualité qui avoit un Procez qui luy estoit de la dernière consequence, vint le lendemain de grand matin chez luy, à dessein de:

l'entretenir avant qu'il pût donner audience à personne. Comme il passa auprès de la Remise, il entendit grand bruit, & il sembloit que l'on gratât contre les grilles d'ozier qui fermoient les portieres du Carosse, de peur que les Chats n'y entraissent. Le Cocher qui entendit ce bruit, crût qu'il y en avoit quelqu'un d'enfermé dans le Carosse, ce qu'il l'obligea de venir en diligence avec un baston, ne pouvant toutefois deviner par où les Chats y a-

voient pû entrer. Ce Cocher qui estoit accouru tout en colere, eut à peine ouvert la portiere du Carosse, qu'il fit un grand cry. L'Homme de Qualité qui se promenoit dans la court s'estant aussi-tost retourné, reconnut le Bel Esprit, & luy demanda par quelle aventure il estoit dans ce Carosse, & le Cocher luy demanda à quelle heure il estoit venu, & par où il y estoit entré. La surprise de tous les trois fut grande, & l'on dit beaucoup de choses

où chacun ne comprit rien; mais enfin à force de parler on dévelopa que le Bel Esprit s'estant endormy pendant qu'on le reconduisoit chez luy, estoit tombé en dormant dans la portiere du Carosse où il estoit demeuré, parce qu'il estoit fort menu, & que le Cocher qui ne l'avoit point veu dans le Carosse, & qui avoit crû qu'il estoit rentré chez luy, l'avoit remené chez son Maistre où il avoit passé la nuit & dormy aussi tranquillement que s'il eust esté dans un bon lit.

Je vous écris cette aventure, parce que ce Bel Esprit vous est connu, & que ce qui luy est arrivé n'empesche pas qu'il ne soit estimé de tous les honnestes Gens de Paris.

Puis que nous sommes sur le chapitre des beaux Esprits, je ne sçaurois trouver d'endroit plus propre à parler de Démarate que l'on vient de joüer à l'Hostel de Bourgogne. Cette Piece est de Monsieur Boyer; & quoy qu'elle ait quantité de beautez, elle

n'a pas eu tout le succez qu'elle meritoit. Vous en devinerez aisément la cause quand vous aurez lû la petite Histoire que je vais vous apprendre, si toutefois vous ne la sçavez pas, l'Antiquité vous estant parfaitement connue.

Plutarque remarque qu'un de ces Bâteleurs de l'Antiquité, que le vulgaire confond mal à propos avec les Comédiens, & qui s'appelloit Parmenon, ayant appris à contrefaire le cry d'un Pourceau, le Peuple y prit

204 LE MERCURE

un merveilleux plaisir ; de sorte que ses compagnons qui voyoient que cette sottise luy attiroit toute la liberalité des Auditeurs, se mirent tous à imiter la belle voix de cet Animal ; mais quelque soin qu'ils apportassent à cette étude ridicule, le Peuple leur cria toujours *que ce n'estoit pas Parmenon*. Un de ces Gens piqué de la gloire & du profit de l'autre, jugeant qu'il y avoit de la préoccupation en cela, porta un jour un Cochon en vie caché sous

sa Robe, & le fit crier devant le Peuple, qui dit encore *que ce n'estoit pas Parmenon*, & lors laissant courir cet Animal parmy la place, il leur fit voir que l'opinion est un mauvais Juge, puis qu'elle leur avoit fait croire un Homme plus Pourceau qu'un Pourceau mesme.

Je croy, Madame, que vous voyez bien que cette Histoire veut dire qu'il faudroit que Monsieur Boyer pour faire réussir ces Ouvrages, prit le nom d'un de ces Auteurs heureux, en

faveur desquels on est si préoccupé, qu'on ne croit pas qu'ils puissent jamais mal faire. Cette préoccupation qu'on a pour eux, fait qu'on en a une toute contraire à l'égard des autres Auteurs, & que l'on condamne leurs plus beaux Ouvrages sans les avoir esté voir, au lieu que l'on dit souvent du bien des Ouvrages des autres avant qu'ils ayent fait le premier Vers de leur Piece, & quelquefois mesme avant qu'ils en ayent trouvé le sujet.

M'estant dernièrement
rencontré dans une Ruelle
assez bien remplie, il s'y
trouva quatre Femmes
moins jeunes que les autres,
puis qu'entre elles quatre,
elles pouvoient compter
un Siecle. Une de ces vieil-
les Mignones voyant beau-
coup de jeunes Gens dans
la compagnie, & que l'on
croyoit tous fort amoureux,
leur demanda audience, &
leur dit qu'elle vouloit leur
raconter une Histoire, qui
non seulement les diverti-
roit, mais qui leur seroit

208 LE MERCURE

mesme beaucoup profitable. Chacun demeura d'accord de l'entendre, & comme on luy eut presté silence, elle commença de la sorte.



Les



*Les Femmes sont souvent
cause de la perte des
Hommes.*

NOUVELLE.

VN jeune Homme, riche, bien fait, & porté à l'amour par un temperament dont toute sa raison ne le pouvoit rendre maitre, apres avoir gousté tous les plaisirs de l'Amour, en souffrit aussi toutes les pei-

nes, & devint malade, pour
avoir esté trop bien receu
de quantité de Femmes un
peu trop galantes. Comme
il estoit à la Campagne, &
qu'il se promenoit seul, ac-
cablé du chagrin que luy
causoit sa maladie, il fut
rencontré par un Homme
de bonne mine, qui avoit
quelque chose de venera-
ble, & tout l'air d'un hon-
neste Homme. Cet incon-
nu s'estant approché de luy,
& l'ayant salué avec un je ne
sçay quel air de bonté qui
gagna le cœur de nostre in-

fortuné malade, trouva
 un pretexte pour luy parler,
 & quelque temps apres
 qu'ils furent entrez en con-
 versation, & qu'ils eurent
 discoursu de plusieurs cho-
 ses, cet Inconnu luy deman-
 da le sujet de son chagrin, &
 luy ayant fait insensible-
 ment avoüer sa maladie,
 l'assura qu'il le gueriroit,
 sans que son mal pût jamais
 revenir, pourveu qu'il luy
 signa qu'il se soumettoit à
 toutes les peines qu'il luy
 voudroit faire souffrir, en
 cas qu'il revit des Femmes.

Que ne promet point un Malade qui souffre beaucoup, & qui souhaite ardemment de guerir? Celuy-cy promet à l'Inconnu tout ce qu'il exigea de luy, & ne fit point de difficulté de le luy signer. Quand ce charitable Medecin eust serré la Promesse qu'il avoit souhaitée, le Malade luy demanda à qui il auroit obligation de sa guerison; l'Inconnu luy répondit qu'il la devoit au Diable, & disparut dès qu'il eust achevé ces paroles. Le Malade s'en

retourna chez luy tout effrayé, & mesmes sans oser tourner la teste, croyant avoir tout l'Enfer autour de luy, ou du moins une Legion de Diables. Il fut à peine entré dans sa Chambre, qu'il connut que son mal estoit beaucoup diminué, & quelques heures apres il sentit qu'il estoit tout à fait guery; mais ce fut sans avoir la joye que les Malades ont d'ordinaire de leur guerison. Il estoit fâché de la devoir à un tel Medecin, & il en apprehendoit

les suites; de sorte qu'en cessant d'estre malade du corps, il le devint de l'esprit, & cette maladie luy fit beaucoup plus de peine que l'autre. Comme le temps est un grand Medecin, & qu'il guerit bien des maux, il luy fit peu à peu oublier son chagrin, & il l'oublia si bien, qu'il ne s'en ressouvint que lors qu'il fut redevenu amoureux. Il avoit fuy long-temps les grandes compagnies, parce qu'il apprehendoit d'y trouver des Femmes. Le Jeu, la Chasse

& la bonne chere, luy avoient presque rousjours servy de divertissement, & quoy que son temperament le portât à l'amour, il en avoit sçeu dompter la violence, & il avoit presque oublié qu'il y eut des Femmes au monde, lors qu'estant retiré dans une Maison de campagne avec une de ses Sœurs, une jeune Veuve qui avoit du bien, dont l'humeur estoit agreable, qui avoit de l'esprit infiniment, & qui pouvoit passer pour une belle Personne, acheta

une Maison de campagne
proche de la sienne. Quel-
ques jours apres qu'il en eut
pris possession, elle vint
rendre visite à la Sœur de
l'infortuné Clitandre, (c'est
sous ce nom, adjouâta la
Vieille, que je vous cache-
ray celuy du malheureux
Héros de cette Histoire,) puis elle poursuivit de la
sorte. Clitandre s'estant
trouvé dans la chambre de
sa Sœur, le jour que la Veuve
luy rendit visite, resolut puis
qu'il y avoit esté surpris de
demeurer quelque temps
par

par civilité, & d'en sortir apres sous quelque pre-
texte. On ne sçait pas tou-
jours tout ce qu'on resout,
& le sort en ordonne sou-
vent autrement. Les yeux
de la jeune Veuve, & son
esprit qui se fit paroistre
dans la conversation, arres-
terent Clitandre plus qu'il
ne voulut. Il les admira, &
devint amoureux sans pen-
ser qu'il prenoit de l'amour,
& mesme dans le temps
qu'il songeoit aux précau-
tions qu'il devoit prendre
pour s'en garantir, tant il

218 LE MERCURE

apprehendoit que le sçavant Medecin qui l'avoit guery, ne luy jouât un mauvais tour. Quand la Veuve fut sortie, il entra dans un chagrin qui ne luy laissa point de repos : Il fit reflexion sur les charmes de sa personne & sur ceux de son esprit ; & s'estant representé le plaisir qu'il auroit de l'aimer & d'en estre aimé, il entra dans un desespoir inconcevable, en songeant à ce qu'il avoit promis à ce luy qui l'avoit guery, qu'il ne pouvoit croire estre autre

que le Diable: Il fit pourtant tout ce qu'il pût pour devenir esprit fort, & pour se persuader que tout ce qu'il avoit veu, n'estoit qu'une illusion. Quand il estoit sur le point de le croire & de s'en réjouir, il se souvenoit aussi tost qu'il avoit esté guery en un moment, & faisant une serieuse reflexion là dessus, il entroit dans des fureurs si grandes, qu'il s'en falloit peu qu'il n'attentât sur sa propre vie. Apres beaucoup de serieuses reflexions sur la maniere

220 LE MERCURE

dont il avoit esté guery, & sur ce qu'il avoit promis pour le retour de sa santé, il resolut de ne jamais aller voir la jeune Veuve, & mesme de la fuir par tout où il la rencontreroit. Comme il avoit toujours passé pour un Homme fort galant, & qui n'avoit jamais esté ennemy du beau sexe, ce procédé surprit tout le monde, & sa Sœur & ses plus particuliers Amis ne sceurent à quoy l'attribuer. Cependant les mépris qu'il sembloit avoir pour la jeune

Veuve, n'empescherent pas
 qu'elle ne le trouvât aimable;
 & comme on aime aisément
 ce qui plaist, elle sentit
 qu'elle l'aimoit, avant
 d'avoir resolu de l'aimer.
 Elle voulut d'abord combattre
 sa passion; Elle se representa
 la fierté de Clitandre, & les
 mépris qu'elle croyoit qu'il
 eut pour elle; mais toutes
 ses raisons n'eurent pas
 assez de force pour l'obliger
 d'éteindre sa flamme, tant
 il est vray que l'amour
 naissant a de pouvoir sur
 un cœur, & qu'il est dif-

ficile de l'en chasser. La
jeune Veuve n'ayant pû
trionpher du sien, resolut de
venir souvent chez la Sœur
de Clitandre, croyant que
par ce moyen elle verroit
son Amant. Quand elle se fut
bien affermie dans cette re-
solution, elle fit amitié avec
elle, & elle sçeut si adroite-
ment se rendre maistresse
de son cœur, qu'elle devint
en peu de temps son Amie,
d'une maniere qu'elle ne se
pouvoit plus passer d'elle.
Les choses estant ainsi éta-
blies, elle fut presque tous

les jours voir la Sœur de Clitandre , qui à son gré ne la pouvoit voir assez souvent; & comme elle y venoit aux heures des repas, Clitandre ne pût s'empescher de la voir: Plus il la voyoit, & plus il l'aimoit; & plus il en estoit charmé, & plus il faisoit de choses pour se rendre haïssable, de peur que s'il venoit à luy plaire autant qu'elle luy plaisoit, il n'oubliât ce qu'il avoit promis & mesme signé à celuy qui l'avoit guery. Comme rien n'est

224 LE MERCURE

capable de faire changer de resolution à un cœur bien amoureux, celuy de la jeune Veuve ne se rebuta point; Elle railla Clitandre le plus agreablement du monde sur son peu d'enjoûment & de galanterie, & mesme sur son insensibilité, & luy dit que puis qu'il n'estoit point amoureux, elle vouloit comme à son Amy luy faire confidence de ses amours. Ce mot le fit trembler, il changea de visage, & il s'en falut peu qu'il n'oubliât sa resolution & qu'il ne luy

découvrit tout l'amour qu'il avoit pour elle. Il n'en fit toutefois rien, & s'estant un peu remis, il crût qu'il devoit accepter le party quelle luy avoit offert d'estre son confident, & qu'il devoit par ce moyen tascher d'apprendre de sa bouche l'estat des affaires de son cœur, dont il apprehendoit qu'un autre ne fut le maistre, encore qu'il n'osât le demander, & qu'il craignit de l'obtenir comme un don qui le devoit conduire à la mort. La jeune Veuve ayant par ce

moyen fait réüffir une partie de ce qu'elle fouhaitoit, puis qu'elle eftoit venuë à bout de faire entrer Clitandre en converfation avec elle, luy fit une fauffe confiance de l'eftime qu'elle difoit qu'elle avoit pour un jeune Homme bien fait, qui eftoit éperduëment amoureux d'elle. Il eft impoffible d'exprimer tout ce que Clitandre fouffroit pendant de pareils entretiens. Il eut bien voulu que la Veuve n'eut aimé perfonne, & fes fentimens eftoient pareils

à ceux de la pluspart des Amans, qui ne sçauroient souffrir que d'autres possèdent ce qu'ils aiment, quand mesme il ne pourroit estre à eux. La Veuve qui remarquoit de l'inquietude & du feu dans ses yeux, ne sçavoit à quoy en attribuer la cause; & quand elle se vouloit flater que son chagrin venoit de l'amour qu'il avoit pour elle, tant d'autres choses luy faisoient croire le contraire, qu'elle ne demeueroit pas longtemps dans la mesme pen-

fée. Clitandre de son costé pressé de l'amour qu'il avoit pour cette charmante beauté, estoit au desespoir de n'oser luy découvrir tout ce que son cœur sentoit. Si je ne me declare bien tost, disoit-il en luy-mesme, l'estime qu'elle a pour mon Rival se changera en amour, & peut-estre mesme qu'elle l'aime déjà: Cependant je croy avoir connu dans ses yeux que si je l'aimois elle me prefereroit à tout autre; mais elle n'a pas lieu de croire que je

sente rien pour elle, & toutes mes actions luy ont jusques icy marqué le contraire. Il faut donc que je luy découvre mon cœur, continuoit il; car si j'attens qu'elle ait donné tout le sien à un autre, toute ma tendresse, tout mon amour & tous mes soupirs ne pourront le toucher, tant il est vray qu'il est impossible de gagner quelque chose sur un cœur déjà préoccupé, quand mesme ce cœur auroit panché pour nous avant son engagement. Toutes

230 LE MERCURE

ces raisons furent cause qu'il se resolut à demy de découvrir sa passion. Il persévera dans ce dessein pendant deux ou trois heures; mais quand il fut sur le point d'exécuter ce qu'il avoit resolu, la crainte s'empara de nouveau de son ame; & comme elle combatit fortement la resolution qu'il avoit prise, il demeura incertain de ce qu'il devoit faire, & cette incertitude agitant puissamment son esprit, le faisoit quelquefois tom-

ber dans des resveries si profondes, qu'il paroïssoit immobile. Il ouvroit quelquefois la bouche pour se declarer, puis il la refermoit sans rien dire; & ses yeux, son visage & sa langue parloient d'autant plus, qu'il étouffoit ses soupirs, & que sur le point de parler, il sentoît une crainte qui l'en empeschoit tout à coup. Apres avoir joué ce personnage pendant plusieurs jours que la Veuve prit à bon augure, jugeant bien qu'il se declareroit

bien-tost, il consulta encor en luy-mesme ce qu'il devoit faire; & apres avoir resvé avec une grande application à l'avanture qui luy estoit arrivée, il se souvint qu'il n'avoit ny promis, ny signé de ne point aimer de Femmes, & de ne s'en point faire aimer; mais seulement de ne jamais coucher avec aucune. Ce souvenir le réjoüit d'autant plus qu'il crût que son amour n'estant point refroidy par la jouïssance, dureroit eternellement. Les belles passions,

sions, dit-il en luy-mesme, ne consistent pas dans le plaisir des sens. On en a veu de grandes, qui n'avoient point pour but ces sortes de plaisirs, & quand on aime veritablement, on s'en fait de si grands de posseder le cœur de ce qu'on aime, que tous les autres plaisirs n'en peuvent approcher; & ceux qui s'attachent à ceux des sens, ne les cherchant que pour eux-mesmes, on peut dire qu'ils s'aiment plus qu'ils n'aiment les objets de leur ardeur, &

on leur doit ſçavoir moins de gré de leur paſſion, quelque violente qu'elle ait eſté, qu'à ceux qui n'aiment leurs Maîtresſes que pour l'amour d'elles-mêmes, & qui ſacrifient à leur réputation & à leur honneur, tous les plaiſirs qu'ils pourroient avoir, s'ils ne cherchoient qu'à ſatisfaire la plus honnêteuſe partie de leur amour. Clitandre eſtant content de luy même & de ce raifonnement qui avoit tiré ſon eſprit du trouble & de la crainte qui le déchir-

roient, prit une forte resolution de declarer à la Veuve tout l'amour dont il brûloit pour elle. Il ne tarda pas long-temps ; & comme il la voyoit tous les jours, il luy fit sa declaration dès le jour mesme, & luy dit qu'ayant voulu la connoistre parfaitement avant de luy découvrir sa passion, il avoit tardé si long-temps à la luy découvrir. La Veuve qui attendoit depuis long-temps cette declaration, & qui mesme la souhaitoit ardemment, y répondit d'a-

236 LE MERCURE

bord, jugeant bien qu'il luy auroit esté inutile de tarder plus long-temps, puis que ses yeux avoient dit tres-souvent tout ce qu'elle se feroit en vain efforcée de cacher. Jamais cœurs ne furent mieux unis que le furent ceux de ces deux Amans. La Veuve avoua à Clitandre qu'elle l'avoit aimé dès le premier moment qu'elle l'avoit veu, & elle luy declara tout ce qu'elle avoit fait pour avoir lieu de le voir souvent, & la fausse confidence quelle luy avoit

faite, afin que s'il avoit un peu d'amour pour elle, la jalousie l'obligeât de se découvrir, de peur qu'elle n'en aimât un autre. Clitandre admira son adresse, il fut ravy d'apprendre qu'il estoit tendrement aimé, & se sentant tous les jours de plus en plus charmé des beautez de son aimable Maistresse, il l'aima si éperduëment, qu'il oublia la Promesse qu'il avoit faite à celuy qui l'avoit guery, & la passion que cette charmante Personne eut pour

luy, fut si violente, qu'ayant troublé sa raison, elle luy laissa trouver l'heure du Berger. Quoy qu'elle n'eut pas fait ce dessein, ce bonheur surprenant, & qu'un Amant ne laisse presque jamais échaper, aveugla tellement Clitandre, que ne se connoissant plus, il n'eut pas dans son égarement la force de résister à ce fatal moment. Dès que cet heureux moment fut passé, il rentra en luy-mesme, & fit mille cruelles reflexions

qui pensoient le faire mourir. Il s'imaginoit à tous momens avoir une armée de Démons autour de luy, & dans le desespoir où il estoit, rien n'estoit capable d'alléger sa douleur. Il ne pouvoit mesme souffrir sa Maistresse, qui malgré toute sa mauvaise humeur, l'aimoit avec une tendresse inconcevable, & faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour apprendre d'où venoit la rage qui le possédoit; mais il ne luy fut pas possible d'en rien

ſçavoir ; & loin de répondre à ſa tendreſſe, il la maltraitoit quand il entroit dans les excez de fureur qui le prenoient de temps en temps, & diſoit que toutes les Femmes n'eſtoient au monde que pour perdre les Hommes. Il y avoit déjà huit jours qu'il eſtoit dans ces agitations qui faiſoient preſque croire qu'il eſtoit poſſédé, quand apres avoir dans l'abatement où ſes transports le laiſſoient, fait reflexion qu'il n'avoit point eu de nouvelles du Medecin qu'il

qu'il avoit crû n'estre autre
que le Diable, il commença
de se persuader qu'il s'estoit
trompé, & que ce n'estoit
qu'une vision qu'il avoit
euë dans son Jardin, & que
s'il avoit esté guery, il ne de-
voit sa guerison qu'aux re-
medes. Il n'eut pas plustost
adjouté foy à tout ce qu'il
tâcha de se persuader à luy
mesme pour remettre son
esprit, qu'il eut honte de
tout ce qu'il avoit fait, &
qu'il parut aussi soumis &
aussi confus qu'il avoit esté
emporté. Il demanda par-

242 LE MERCURE

don à sa Maistresse; il luy dit qu'il avoit eu raison d'éclater ainsi qu'il avoit fait, & qu'il la conjuroit de ne luy en jamais demander la cause. La Veuve qui ne souhaitoit rien tant que cette réunion, en fut fort satisfaite; & comme elle rémoignoit à Clitandre la joye qu'elle en avoit par des transports qui charmoient cet Amant, on luy vint dire qu'un Homme souhaitoit de parler à luy. Il demanda qui c'estoit, on luy répondit qu'on ne le sçavoit pas, mais que c'es-

toit un Homme de bonne mine, qui estoit entré dans le Jardin pour l'attendre, parce qu'il avoit quelque chose de particulier à luy dire, & qu'il desiroit luy parler sans témoins. Clitandre sentit aussi tost renaistre dans son ame tout le trouble qui l'avoit agité. Il sortit de la chambre où il estoit avec un visage épouvanté, & dès qu'il fut à quatre pas de l'Homme qui l'attendoit, il s'écria qu'il estoit perdu. Il avoit raison, puis que c'estoit le Medecin qui l'avoit

244 LE MERCURE

guery, & à qui il avoit non seulement promis, mais encor signé sous toutes les conditions qu'il avoit exigées de luy qu'il ne verroit plus de Femmes. Cet honnesté Homme l'aborda avec un visage severe, & apres luy avoir fait voir sa Promesse, il luy presenta le fer & le poison, & luy dit qu'il pouvoit choisir duquel de ces deux genres de mort il vouloit mourir. Clitandre choisit le poison, & le Diable luy en ayant donné de tres-bon, disparut aussi-tost. A peine

ce malheureux que l'Amour
avoit perdu, eut avalé ce qui
le devoit faire mourir, qu'il
devint furieux. Il courut par
tout le Logis comme un
desesperé, puis estant entré
dans un Grenier, il monta
sur la fenestre & se jetta
dans un Puits, où quelque
recherche que l'on ait faite,
on n'a jamais pû le trouver;
& ce qui n'est pas moins re-
marquable, est que l'eau de
ce Puits est devenuë plus
belle, plus claire, plus frai-
che & meilleure qu'elle
n'estoit, & que plus d'une

lieuë à la ronde tout le Pays en vient querir. Ce Puits, adjoûta la Vieille avec un ton d'admiration, a depuis ce temps porté le nom de l'homme qui s'est jetté dedans. Il y a plus de deux cens ans, continua-t-elle, que cette aventure est arrivée, & qu'on la sçait par tradition; & comme les choses que l'on sçait de la sorte sont touûjours tres-veritables, on ne doit point douter de cette Histoire, qui doit faire connoistre à tout le monde, que les Femmes

font souvent cause de la perte des Hommes. Toute la compagnie n'approuva point cette Histoire qu'en souffrant; il y eut mesme quelques malicieux qui plainquirent la catastrophe du malheureux Clitandre, mais ce fut d'une maniere qui fit connoistre qu'ils n'ajoutoient guere de foy à son aventure. Elle ne devoit pas avoir icy de place, puis que je ne vous dois envoyer que des Histoires nouvelles; mais puis qu'elle est écrite, vous souffrirez, s'il vous

plaist, Madame, qu'elle
tienne son rang parmy les
autres. La compagnie es-
toit sur le poinct de se sepa-
rer, lors que la conversation
tourna sur le chapitre des
Comedies nouvelles. L'on
parla aussi-tost du Come-
dien Poëte, parce que la
Troupe du Roy n'avoit en-
cor rien jouë de nouveau
que cette Piece; & apres
qu'on eut dit qu'elle estoit
fort divertissante, on s'en-
tretint de la Mort d'Achille,
de Monsieur de Corneille le
jeune, que la mesme Troupe

devoit bientost représenter;
& quelques Gens qui s'es-
toient trouvez à une lecture
de ce grand Ouvrage, où
estoit Monsieur le Duc de
Richelieu, dirent qu'ils n'a-
voient jamais rien veu de si
beau que cette Tragedie, &
que ce Duc qui s'y connoist
parfaitement, avoit dit
qu'elle surpassoit son Ariane
dont vous sçavez que le suc-
cez a esté tres-grand, & mes-
me avec justice, puis que ce
fameux Auteur n'a point
d'autres Partisans que son
merite. Apres avoir parlé de

250 LE MERCURE

cette Piece, on s'entretint de la Troupe qui la devoit jouër, & l'on dit qu'elle réüffissoit admirablement bien dans tout ce qu'elle representoit, & que les grandes Assemblées qui depuis son Etablissement avoient accompagné toutes ses Representations en estoient une marque infailible. On dit encor plusieurs autres choses, puis là compagnie se separa; & le soir de la mesme journée m'estant rencontré dans une autre, on y raconta l'Histoire suivante,

& l'on dit qu'elle estoit arri-
vée depuis peu de jours.
Vous la trouverez bien tra-
gique; mais comme elle est
vraye, & que je vous ay pro-
mis de vous écrire tout ce
qui se passeroit de nouveau,
je ne puis m'empescher de
luy donner icy une place.





LES
ASSASSINATS
NOUVELLE.

VN jeune Homme bien fait, nommé Cleante, éperduëment amoureux d'une Fille majeure & jouïssante de ses droits, appelée Clarice, après six mois de protestations d'amour & de services dans les formes, luy promet de l'épouser si-tost

que quelques Procez qu'elle avoit feroient terminez. Clarice sous cet espoir luy souffrit plus qu'elle ne devoit; de maniere qu'elle devint grosse, & qu'elle accoucha mesme avant que ses Procez furent vuidez: Elle n'envit la fin que lorsque l'amour de Cleante commença à se refroidir; & comme elle n'eust pas tout l'avantage qu'elle pretendoit, son Amant qui commençoit à se dégoûter d'elle, ne la vit plus si souvent qu'il avoit accoustumé, & luy fit assez

connoistre par toutes ses manieres d'agir, qu'il n'estoit plus dans la resolution de luy tenir sa parole. Quand elle en fut si bien éclaircie, qu'elle n'en pût plus douter, elle plaida contre luy pour l'obliger à la tenir; mais Cleante ne fut obligé qu'à prendre l'Enfant, & à luy payer mille écus. Elle en eut un tel dépit, qu'il luy échapa de dire un jour en presence d'un Homme qui avoit long-temps soupiré pour elle, & qui n'avoit pû s'en faire aimer, qu'elle

épouserait celui qui tuerait son infidelle. Cet Amant, nommé Philiste, qui l'aimait toujours, & qui ne cherchoit qu'à luy plaire, luy dit qu'il la vangerait de la maniere qu'elle le souhaitoit, pourveu qu'elle ne fit sçavoir à personne ce qu'il venoit de dire, parce que s'il l'épousait apres la mort de Cleante, on ne manqueroit pas de les arrester & de leur faire leur Procez à l'un & à l'autre, comme Assassins. Clarice qui ne respiroit que la van-

geance, estant ravie de
trouver un Homme qui en-
trât dans ses sentimens, luy
promit que non seulement
elle n'en parleroit pas; mais
mesme que pour mieux
tromper tout le monde, elle
feindroit de se raccommo-
der avec Cleante, ce qu'elle
fit, elle luy dit qu'elle avoit
tant d'amour pour luy, qu'
elle ne pouvoit vivre sans
le voir, qu'elle ne le presse-
roit plus de l'épouser, mais
qu'elle esperoit que sans luy
en parler, l'excez de sa pas-
sion & sa constance la fe-
roient

roient un jour devenir sa Femme. Cleanre estant fort satisfait de ce procedé, la fut souvent voir; & comme il y alloit ordinairement le soir, Philiste l'attendit au coin d'une Ruë où il passa à minuit sonné, & apres luy avoir d'assez loin tiré un coup de mousqueton, ils'enfuit, croyant qu'il n'en réchaperoit pas. On ne pût deviner d'où venoit ce coup; quelques Gens soupçonnerent Clarice de l'avoir fait faire; mais quand on eust examiné qu'elle vi-

voit bien avec Cleante, & qu'il n'y avoit aucun indice contre elle, on ne s'arresta pas à ces soupçons. La blessure de Cleante ne se trouva point mortelle, il en guerit, mais son amour ne revint point avec sa santé, & sans croire que Clarice l'avoit fait assassiner, il ne voulut point la revoir, de crainte d'estre obligé de l'épouser. Ce mépris qu'il eust pour elle, donna lieu à Philiste de pousser sa fortune. Il y travailla si bien qu'il épousa enfin Clarice. Il vescu tres-

bien avec elle pendant les
fix premiers mois de leur
Mariage, son amour l'ayant
empesché de la regarder
comme une méchante
Femme; mais si-tost que sa
passion fut un peu diminuée
& qu'il eust fait reflexion sur
le coup qu'elle luy avoit fait
faire, il ne pût plus la regar-
der qu'avec horreur; & luy
ayant peu à peu fait con-
noistre qu'il ne l'estimoit
pas, & que l'excez d'une
passion trop aveugle, & dont
il n'avoit pû estre le maistre,
l'avoit malgré luy engagé

à l'épouser. Elle en eut un tel dépit, qu'elle prit pour luy une haine invincible; de maniere qu'ils ne garderent plus de mesures, & que l'on ne vit jamais un si grand desordre dans aucun ménage, qu'il y en eut dans le leur, jusques là mesme qu'ils furent obligez de se separer. Clarice dont le cœur ne respiroit que vengeance, & qui resvoit incessamment aux moyens d'en faire sentir les effets à ceux qu'elle haïssoit, s'avisa pour se vanger de Philiste, d'un moyen qu'on

aura peine à croire, mais qui pourtant estoit indubitable, & qui réussit comme vous verrez par la suite. Elle chercha les occasions de voir Cleante & de renoüer avec luy : Elle eust bien de la peine, car il y résista long temps, mais rien n'estoit impossible à son esprit; elle employa mille Gens, elle fit agir une fausse tendresse qu'il crut véritable, & se servit enfin de tant d'artifice qu'elle vint à bout de son dessein Il y avoit déjà un mois qu'ils estoient bien

ensemble, lors que la politique de Clarice jugea qu'il estoit temps de travailler à ce qu'elle avoit resolu; & pour cet effet apres avoir un jour témoigné à Cleante plus d'amour qu'à l'ordinaire, elle luy dit qu'elle ne pouvoit s'empescher de luy découvrir pour quelle raison elle avoit pris tant de haine pour son Mary. Vous sçavez, luy dit-elle, que s'estant mis dans l'esprit que tant que vous seriez au monde, il ne pouroit jamais m'épouser, il resolut de vous

assassiner, & que ce fut luy
qui vous tira ce coup de
mousqueton lors que vous
fustes blessé en sortant de
chez moy. Il se donna bien
de garde de m'en rien dire,
continua-t-elle, car j'aurois
plutost poursuivy sa mort,
que je ne me ferois resolu à
l'épouser. Depuis quelque
temps, ajouta-t-elle, par un
aveuglement que je ne con-
çois pas, il s'est resolu de
me découvrir son crime,
croyant que je luy en sçau-
rois gré; mais il s'est trom-
pé, & c'est d'où vient la

264 LE MERCURE

haine que j'ay pour luy, & qui a fait naistre les desordres qui ont esté causes de nostre separation. Cleante ajouta foy à tout cela, & resolut de se vanger de Philiste. C'estoit ce que Clarice souhaitoit, elle vouloit qu'il fut l'executeur de sa vengeance, & n'auroit pas esté faschée qu'ils se fussent égorgez tous deux. Cleante dissimula son dessein, & toutes les fois qu'il rencontra Philiste avant que de faire son coup, il luy fit toutes les caresses imaginables, &

& prit si bien ses mesures qu'il ne le manqua pas ainsi que l'autre l'avoit manqué. Il ne mourut toutefois pas sur l'heure, il v'eut assez de temps pour découvrir ce qu'il avoit fait à la sollicitation de Clarice, dont il estoit, disoit-il, justement puny. Cleante surpris d'apprendre que Clarice pour satisfaire à sa vengeance, les avoit tour à tour portez à s'assassiner, entra dans une si grande fureur contre elle, qu'il fut sur le champ la chercher, à dessein de la

tuër. Lorsqu'elle le vit entrer avec des yeux égarez & pleins de fureur, comme elle estoit criminelle, elle se douta de son dessein, & s'estant saisie de la premiere chose qui s'offrit à sa veüe, elle prit un Pistolet dont elle sçavoit fort bien tirer. Cleante estoit si transporté, qu'il ne s'en apperçût pas; de maniere qu'elle le tira sur luy dans le temps qu'il la frapa avec son épée. Ils moururent peu de temps apres de leurs blessures, & l'histoire de tous ces desef-

perez finit ainsi. Je puis dire qu'elle finit, puis qu'il ne reste aucun des Personnages de l'histoire; ce qu'il doit faire croire qu'elle ne peut avoir de suite.

Quoy que je vous aye déjà parlé des Modes nouvelles, je ne puis m'empêcher de vous en marquer encor quelques-unes; car le nombre en est si grand, que je ne finirois jamais, si je voulois vous parler de toute la Dentelle blanche, ou si vous voulez les Points

que l'on met presentement
autour du col des Capes, est
une des plus nouvelles: On
y met des Points de France
des plus beaux, & l'on croi-
roit de loin que les Femmes
ont des Colets par-dessus
leurs Capes. La pluspart
des Hommes d'épée gar-
nissent presentement leurs
Habits, leurs Justaucorps,
& leurs Baudriers, d'un
grand Galon d'or ou d'ar-
gent plat, & large, comme
on en portoit il y a plus de
vingt ans. Chacun alloit se
charger de Franges, & cette

Mode prenoit déjà un assez bon train; mais depuis que le nouveau Monsieur de Pourceaugnac en a paru accablé de deux ou trois mille aunes, chacun commence à s'en défaire. Les petits Manchons de Tygre sont fort à la mode, aussi bien que les Rubans larges; car les Femmes ne les portent pas moins étroits en garnitures, que les Hommes à leurs nœuds d'épaules. Les Gands fourez sont à la mode, tant pour Hommes que pour Femmes;

270 LE MERCURE

mais cette fourure n'est point appliquée, & ce sont de veritables Gands de Chien avec le poil. Les Gens de qualité commencent à reporter des Baudriers en broderie d'or & d'argent, dont la mode estoit passée il y a long temps; mais ils difèrent de ceux d'autrefois, en ce qu'ils sont plus larges, & que les fleurs en sont plus grandes. Tous les Manteaux de Femmes que l'on fait presentement, ne sont plus plissez, & sont tout unis sur le corps, de

maniere que la taille en paroist plus belle ; on les appelle des Manteaux à la Sylvie. Ils ont esté inventez par Mademoiselle de Moliere ; mais on a dit à la Sylvie, à cause d'un Livre intitulé *la Sylvie de Moliere*. Cependant ceux qui ont lû cet Ouvrage, ont bien connu que ce n'estoit pas son histoire. Les Habits des Femmes sont presentement presque autant remplis de Ferluches que celui du nouveau Monsieur de Pourceaugnac l'est de Fran-

ges. J'en vis dernièrement un noir tout couvert de Ferluches blanches, & il sembloit de loin qu'il fut tout remply de nége. Passons à quelque chose de plus agreable, & parlons encor de Vers. Je vous envoie des Stances qui vous plairont sans doute plus que les Modes nouvelles, quand mesme elles ne feroient pas tout-à-fait belles. Les voycy, vous en jugerez; peutestre y trouverez vous quelque chose qui ne vous déplaira pas.

STANCES.


MOn cœur enfin, *Silvie*, à vos
loix est soumis,
Et j'en fais l'amitié, douce & pai-
sible *Reyne*:

Mais hélas! que l'on a de peine
A n'estre que de vos amis!


Je me suis arraché, par un effort
extrême,
Le desir obstiné de ceder à vos coups;
Et j'ay tout fait cõtre moy-même
Pour ne rien faire contre vous.


Languissant, épuisé par cette vio-
lence,
On eut dit chaque instant que je
deuois perir;

274 LE MERCURE

*Vous-même eussiez mis en balâce,
Si je devois vivre, ou mourir.*

*On eut dit aux efforts que vostre
ordre m'impose,
Que je souffrais des maux qu'on ne
peut exprimer,
Et je ne faisais autre chose,
Que m'empescher de vous aimer.*

*De quelques rudes traits dont l'a-
mour perce une ame,
Alors qu'à force ouverte il en veut
triompher,
Je souffrirois moins de sa flâme,
Que je ne souffre à l'étouffer.*

*Quand au cœur d'un Amant sa force
s'est montrée,
On en feroit plutost sortir ce Dieu
jaloux,
Que s'opposer à son entrée,
Lors qu'il se presente avec vous.*

Cependant vous voulez qu'on s'en
puisse defendre,

Et que pour vous un cœur s'en tienne
à l'amitié;

Peut-on vous voir, & vous entendre,
Et ne vous aimer qu'à moitié?

A quels cruels tourmens faut-il que
l'on s'apreste,

Pour estre peu touché d'un objet si
touchant?

Cōment voulez-vous qu'on s'arreste
Au milieu d'un si beau penchant?

En me laissant mes maux, vous serez
plus humaine;

Celuy que vous m'ostez, m'est plus
cher que le jour.

Dieux! faut-il avoir vostre haine,
Ou bien n'avoir plus mon amour?

276 LE MERCURE

*Il le faut condamner, en le faisant
connoistre;*

*Vous ne pouvez au fond d'un cœur
infortuné*

*Ny cesser de l'y faire naistre,
Ny l'y souffrir quand il est né.*

*Mais avec l'amitié je ne le puis
confondre;*

*Soyez tiede, Silvie, & laissez-moy
brûler;*

*Si vous ne voulez luy répondre,
Pour le moins laissez le parler.*

*Ou si pour vostre humeur c'est encor
trop pretendre,*

*Si cet audacieux n'y doit pas as-
pirer,*

*Au moins sans vous rien faire
entendre,*

Qu'il puisse en secret soupirer.



*Vous le punirez mieux sans vouloir
qu'il perisse;*

*Au lieu d'un court trépas, il mourra
plus souvent;*

*Il n'est pas de plus grand supplice,
Que d'ensevelir un vivant.*

Je ne sçay si vous avez
trouvé quelque chose de
bon dans ces Vers : En voi-
cy d'autres qui n'ont pas
déplû ; mais je croy que la
matiere dont ils traitent en
est cause, puis qu'ils parlent
du Secret impénétrable qui
est dans toutes les affaires
du Roy. On s'adresse à tous
les Princes qui veulent me-

278 LE MERCURE

riter quelque estime par
eux-mesmes, autant que par
leur rang.

*Vous qui nez du sang des Heros,
Voulez en meriter la gloire,
Venez du grand LOUIS, venez
lire l'histoire,
Et faites la servir de regle à vos
travaux;
Soit pour la Paix, soit pour la
Guerre,
Ce grand exemple vous suffit.
Jamais Monarque sur la terre
N'a tant fait & si peu dit:
On regarde, on écoute, on pense,
Dans le monde il ne fut jamais
Tant de bruit & tant de silence;
En vain la Politique en raisonne
& rafine,*

*Plus on resue, moins on devine;
Dans le grand & profond secret
Telle est la conduite divine,
Qui du vaste Vnivers fait joüer la
machine;
On ne voit rien, & tout se fait.*

Après vous avoir envoyé
des Sonnets, des Madri-
gaux, des Eglogues, des
Elegies, des Chançons, &
des Stances; je croy vous
devoir aussi envoyer des
Fables, puis qu'elles sont à
la mode: En voicy une de
la Jument & de l'Asne, qui
fait icy assez de bruit.

FABLE

De la Jument & de l'Asne.

V Ne Jument de taille, & d'en-
colure fine,
Fille de defunt Bucephal,
Voulant perpetuer l'espece Cheva-
line,
Afin d'y proceder, attendoit un
Cheval,
Mais un Cheval de belle taille,
Propre pour un jour de Bataille,
Issu de Pere en Fils de l'illustre
Bayard.
Toutesfois un Baudet infame,
La rencontrant seule à l'écart,
Eut la temerité de luy conter sa
flame :

D'abord rebutant le Grizon,
Elle le menaça de cent coups de
baston,

Et luy fit mesme la ruade;
Mais luy, sans s'étonner de cette
petarade,

La r'aproche fort humblement,
Et d'un ton enroïé luy fait son com-
pliment.

Si je n'ay pas si bonne mine
Que l'Epoux que l'on vous destine;
Madame, luy dit-il, sçachez qu'en
fait d'amour

Je suis un vray S

Et de tout le voisinage:

Il n'en falut pas davantage,

Et par là le Baudet sçeut si bien
l'engager,

Qu'il trouva l'Heure du Berger,
Maintes connois, qui trompent à
la mine,

282 LE MERCURE

*Et sont du goust de la Iument ;
 Il n'importe qui, ny comment,
 Pourveu qu'il ait bon rable, &
 bonne èchine :
 Mais le Proverbe aussi chez elles
 doit changer ;
 Car c'est l'Heure de l'Asne, & non
 pas du Berger.*

On en trouve beaucoup
 qui la cherchent, mais cha-
 cun a son goust, & tout le
 monde n'est pas delicat en
 amour. Il me reste encor
 beaucoup de choses à vous
 mander, & la premiere fois
 que j'auray l'honneur de
 vous écrire, je vous appren-
 dray des Nouvelles aussi

surprenantes que celle de la Folie singulière. Je ne doute point que les Aventures de Leonidas ne vous aient plu, puis que vous avez deviné le nom du Héros de cette Histoire.

Fin du Sixième Tome.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy,
Donné à S. Germain en Laye, le
15. Fevrier 1672. Signé, Par le Roy
en son Conseil, VILLET. Il est permis
au Sieur D'AN. de faire imprimer,
vendre & debiter, par tel Imprimeur
ou Libraire qu'il voudra choisir, un
Livre intitulé, *LE MERCURE
GALANT*, en un ou plusieurs Vo-
lumes; & ce pendant le temps &
espace de dix années entieres & ac-
complies, à compter du jour que cha-
cun desdits Volumes sera achevé
d'imprimer pour la premiere fois:
Et cependant defenses sont faites à
toutes Personnes de quelque qualité
& condition qu'ils soient, d'imprimer
ny faire imprimer, vendre ny debiter
aucun desdits Volumes, sans le con-
sentement de l'Exposant, ou de ceux
quiauront droit de luy, à peine contre

chacun des contrevenans de six mille
livres d'amende, confiscation des
Exemplaires contrefaits, & de tous
despens, dommages & interets, ainsi
que plus au long il est porté esdites
Lettres de Privilege.

Registré sur le Livre de la Commu-
nauté, le 27. Fevrier 1672.

Signé, THIERRY, Syndic.

Et ledit Sieur DAN. a cedé & trans-
porté son droict de Privilege pour le
present Volume à Henry Loyson,
Marchand Libraire à Paris, pour en
jouir suivant l'accord fait entr'eux.

*Achevé d'imprimer pour la premiere
fois le 7. Decembre 1673.*



Le Roy a permis
à son conseil
de lui donner
un brevet de
privilege pour
luy faire faire
des livres de
raison de son
royaume de
France.

Enregistré au
Parlement de
Paris le 27
Fevrier 1711.

Le Roy a permis
à son conseil
de lui donner
un brevet de
privilege pour
luy faire faire
des livres de
raison de son
royaume de
France.

Le Roy a permis
à son conseil
de lui donner
un brevet de
privilege pour
luy faire faire
des livres de
raison de son
royaume de
France.



